

Les Débats

JOURNAL POPULAIRE

1^{re} ANNEE No 28

10 JUIN 1900

REDACTION ET ADMINISTRATION :

71, rue Saint-Louis, 71
MONTREAL, P.Q.

TELEPHONE BELL, MAIN 3840.

Annonces commerciales ou demandes d'emploi, 10 sous la ligne.

Réclames, taux spéciaux.

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique
PARAÎSSANT LE DIMANCHE

La Société Anonyme des "Débats"

Nous avons, durant la semaine dernière, adressé un certain nombre de circulaires invitant nos amis à souscrire au fonds capital de la Société Anonyme des DÉBATS, en formation.

Comptant aussi beaucoup sur ceux de nos amis que nous ne connaissons pas et à qui, par conséquent, nous ne pouvons particulièrement adresser notre circulaire de souscription, nous prions les personnes désireuses de devenir actionnaires de notre journal de nous faire leur demande d'informations sur les droits et obligations de nos futurs sociétaires.

Nous avons fixé le prix des actions à dix dollars et réglé les versements de façon à ce que tous les jeunes gens et les ouvriers — dont les intérêts sacrés ont motivé la fondation de notre journal — puissent devenir actionnaires sans la moindre gêne.

Nous les invitons particulièrement à nous demander des renseignements que nous leur fournirons avec plaisir.

AME-UNIVERS

En mon âme, comme en des jours,
Flottent, lumières nuancées,
Des rayons qui sont des amours,
Des reflets qui sont des pensées.

En mon âme, comme en des nuits
Errant, au caprice des songes,
Des spectres qui sont des ennuis,
Des sylphes qui sont des mensonges.

En mon âme, comme en des cieux,
Évoluent, en orbes de flammes,
Des étoiles qui sont des yeux,
Et des lunes qui sont des femmes.

En mon âme, pareille au temps,
Se succèdent, flot monotone,
Des fièvres qui sont le printemps
Et des frissons qui sont l'automne.

En mon âme, comme aux jardins,
Se fréloit, en fémil des vases,
Des glaïeuls qui sont des dédains
Et des lys qui sont des extases.

En mon âme, comme aux prés verts,
Papillonnent, buvant les sèves,
Des linottes qui sont des vers
Et des merles qui sont des rêves.

En mon âme, comme en les bois,
Glissent, aux surprises des routes,
Sous des chênes qui sont des foies,
Des reptiles qui sont des doutes.

En mon âme, comme aux lavoirs,
Se déchirent, en troupes blêmes,
Des brebis qui sont des espoirs
Et des loups qui sont des blasphèmes.

En mon âme, comme éphémères
Ou ruisseaux à l'ombre des charmes,
Courent des brises de soupîrs
Et des sources qui sont des larmes.

En mon âme, comme en les flots,
Se soulèvent, mouvantes plaines,
Des vagues qui sont des sanglots,
Des tempêtes qui sont des haines.

En mon âme, comme aux enfers,
Vont, rivières aux squelettes caves,
Des souillures qui sont des fers
Et des remords qui sont des laves....

LOUIS DANTIN.

Montréal, 8 juin.

Une leçon de patriotisme

Il est fâcheux que les étudiants du McGill soient débâchés et, pour la plupart, absents de Montréal ; la célébration de la prise de Prétoiria leur eût permis de prendre une leçon de civisme et de patriotisme.

Cette leçon eût été d'autant meilleure qu'elle était donnée par ceux qu'il est convenu de désigner, dans le monde auquel ces étudiants appartiennent, sous le nom de mal peignés et de mal lavés.

Donc, mardi après midi, une foule d'ouvriers du port, de petites gens, de travailleurs entraînés par une musique joyeuse, parcourait les rues de la ville, agitant des drapeaux et chantant des airs patriotiques.

Le cortège, passant sur la rue Saint-Jacques, s'arrêta devant les bureaux des journaux canadiens. La musique entonna le *God save the Queen*, qu'elle fit suivre sans désemparer de *Vive la Canadienne*.

La voilà la leçon, la vraie, la juste, la bonne leçon donnée à ces étudiants arrogants du McGill. La démonstration brutale, criminelle, anti-patriotique du McGill était aussi condamnable, aussi anti-patriotique que celle de mardi dernier était louable.

Cette foule de mardi était aussi anglaise que l'était la horde des étudiants du McGill ; seulement elle était animée de sentiments inconnus aux étudiants de la rue Sherbrooke.

Ce qu'elle a fait signifiait ceci : " Nous sommes anglais ; le succès des armes anglaises nous rejouit, nous enthousiasme ; nous le manifestons, comme c'est notre droit ; mais pour vous prouver que cette manifestation est faite non contre ceux qui ne pensent pas comme nous, mais avec eux, nous jouons votre air national."

Et les applaudissements qui, sur la rue Saint-Jacques, ont accueilli l'air canadien ont dû prouver à ces braves gens, à ces braves cœurs, que leur attention délicate avait touché les Canadiens au bon endroit.

PAUL BERTIN.

RESPECT AU DRAPEAU !

A Longueuil, mardi, le drapeau tricolore a été protesté. A l'occasion de l'entrée à Pretoria, pour exprimer des sentiments de réjouissance que ses administrés ne partageaient pas, M. le maire Maurice Perreault a cru devoir prendre sur lui d'en paviser l'édifice municipal. En ce jour où les clameurs avinées du fanatisme souillaient nos échos, on lui a fait subir la promiscuité de la mascarade. Que ne s'est-il arrêté à mi-mât, en berne, le drapeau français, pour annoncer au peuple que la nation la plus chevaleresque, la plus généreuse et la plus civilisée du monde portait le deuil !

Le Drapeau, c'est la Patrie, avec son passé, ses espoirs, ses dévouements, ses douleurs et ses gloires ; le Drapeau, c'est la Patrie tout entière ! Nul n'a le droit de le déployer à la face d'un ciel étranger, s'il ne le chérit dans son cœur ; nul n'a le droit d'en faire parade, s'il n'est prêt à le défendre.

Les Canadiens-français ont raison d'en être fiers, du tricolore, car ils l'ont défendu, et, s'il était insulté, ils le défendraient encore, par la parole, par la plume et par l'épée. Qu'il porte " blanc à fleurs de lys d'or " ou qu'il porte " rayé d'azur de blanc et de rouge, " il signifie la même patrie. Aux anniversaires des grandes fêtes nationales, arborons-le au plus haut mât, pour qu'il nous fasse relever plus haut le front lorsque nous le contemplons en évoquant les souvenirs ensevelis dans ses plis.

Il faut nous en montrer jaloux ; c'est un héritage sacré ; ne le déroulons pas trop souvent ; nous sommes parfois trop petits et il nous écrase. Surtout, n'outrageons pas sa splendeur immortelle.

Il a pleuré, mardi, parce qu'on l'a fait mentir.

CHARLES GILL

Chez "Concordia"

Semaine chaude, lourde, et malgré cela ne manquant pas d'intérêt dans les petits coins.

Commençant par la fin, nous avons eu le vaudeville du coup de l'eau à la municipalité de Lorimier.

Les échevins de cette municipalité me paraissent, en fait de transaction, capables de rendre des points à Mercure lui-même.

On leur a coupé l'eau. Ils s'en moquent, car ils se sont arrangés avec la Montréal Water et Power Co. pour recevoir par le système de cette compagnie de l'eau de Montréal.

La ville qui coupe l'eau aux petits locataires qui lui doivent \$3.00 fera, il faut l'espérer, payer de Lorimier avec frais et dépens.

Vendredi, les cloîtres du Trésor étaient encombrés d'une foule de manœuvres qu'on n'est pas habitué à y voir. Que venaient-ils faire en cette place ? Ils venaient veiller au grain ; c'est-à-dire au chèque que devait toucher M. Michel Campeau leur devant du salaire pour le travail qu'ils avaient fourni à la construction d'un égout soumissionné par M. Campeau.

Comment ce monsieur avait-il obtenu la construction de cet égout ? Simplement parce qu'il était le plus bas soumissionnaire. Ce qui prouve que dans les conditions où on opère à l'Hôtel-de-Ville, le principe du plus bas soumissionnaire n'est souvent qu'une mauvaise plaisanterie.

M. Michel Campeau est, ou était, il y a quelques années, un huissier instrumentant avec un brio qui faisait de lui un maître dans sa profession, mais qui ne le préparait nullement au métier difficile de constructeur d'égout. Sans connaissances techniques, sans capitaux suffisants pour payer ses ouvriers, on se demande quelles garanties M. Campeau offrait à la ville pour qu'elle lui confiat un travail aussi important pour la santé publique.

Ce qui est arrivé pour M. Campeau se répètera tant que le prix de la soumission sera la seule raison qui guidera les échevins.

Le plus remarquable, dans ces sortes d'affaires, c'est qu'on a, de mémoire d'homme, toujours refusé des contrats aux ouvriers et aux nouveaux patrons sous prétexte qu'on ne les connaissait pas et qu'on a, par contre, toujours accordé des travaux aux gens comme M. Michel Crépeau pouvant compenser le manque de connaissances et de capitaux par un passé politique plus ou moins brillant.

Et l'enquête Saint-George continue toujours.

JEAN MIGEON.

LA SCISSION

L'ambition, la présomption et les grands airs des chefs de notre Association Nationale ont causé une scission dans la ligue du peuple. Et cette scission, si elle s'aggrave, fera que nous échapperons le seul lien qui nous unit contre les attaques de nos compatriotes anglais.

Nous avons tenté de prouver, l'autre jour, comment et pourquoi l'association Saint-Jean-Baptiste rentrait au rang des choses en désuétude, surannées et inutiles. Quelques faits, tout récents, montreront aujourd'hui combien nous avions raison d'attirer l'attention de nos frères sur le péril de la Société chargée de protéger leurs intérêts, sur la nécessité de reconstituer le Bureau de direction.

Voilà. Les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre, désireux de célébrer avec pompe le cinquantième anniversaire de leur Saint-Jean-Baptiste, à eux, résistent, dès le commencement de 1900, d'inviter leurs compatriotes de toutes les parties du Canada, afin de donner plus d'éclat aux manifestations devant avoir lieu à New-York, dans le cours du présent mois de juin.

Aux premiers jours de mars dernier les organisateurs de ces fêtes canadiennes de New-York adressèrent une invitation aux Montréalais, par l'entremise du Conseil siégeant au Monument National, corporation naturellement instituée pour recevoir les politesses et y répondre. Seulement, cette fois, les messieurs du Conseil oublièrent de répondre et M. J.-C. Hogue, l'un des chefs de la Saint-Jean-Baptiste, à New-York, et l'organisateur de l'excursion des délégués de la province de Québec, après avoir longtemps et vainement attendu une réponse du Bureau de la Saint-Jean-Bap-

tiste, dû adresser de nouveau et ailleurs une invitation aux Canadiens de Montréal, pour bien s'assurer que la métropole du Canada dut être représentée aux fêtes canadiennes. M. Hogue publia dans les journaux une circulaire à l'adresse des Canadiens-français de la province de Québec et pria particulièrement M. L.-G.-A. Cressé, C. R. de vouloir se charger d'une organisation, puisque ceux à qui on s'était plus justement adressé, en premier lieu, restaient muets comme des carpes.

M. Cressé répondit à M. Hogue que le Bureau chef avait fait parvenir aux présidents des différentes sections montréalaises de l'association Saint-Jean-Baptiste une lettre exprimant le désir de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, que la fête nationale du 24 juin ne fût pas autrement célébrée que par une messe solennelle et que, par conséquent, toute organisation à l'étude ou toute démonstration projetée était du temps perdu.

En présence d'une adhésion aussi catégorique venant du Bureau chef, M. Cressé pensa qu'il plairait peut-être aux Canadiens de Montréal de célébrer leur fête dans quelque ville étrangère et, autorisé par la Saint-Jean-Baptiste de New-York, il convoqua en assemblée les présidents des différentes sections de l'Association, qui résolurent de participer aux fêtes de New-York et qui nommèrent un certain nombre de délégués consentant à faire le voyage à leurs propres frais.

Voyant l'agitation des sections et la convocation de cette assemblée à laquelle devait s'organiser une délégation populaire à ces grandes fêtes de New-York, le Bureau chef s'empressa de choisir, parmi ses officiers, trois délégués devant voyager aux frais de l'Association, et adressa en même temps aux présidents des sections une nouvelle lettre les invitant, cette fois, à une assemblée dont l'objet devait être la reconsidération du désir exprimé par Monseigneur l'Archevêque.

Cette assemblée du Bureau chef, convoquée pour la même date que celle des présidents sectionnaires répondant à l'invitation de M. Cressé, montra bien la scission existant dans la Saint-Jean-Baptiste. Quelques rares présidents assistaient à la réunion du Monument National au moment même où le plus grand nombre bâclaient, au Cabinet de Lecture Paroissial, l'organisation de la délégation populaire aux fêtes canadiennes de la métropole américaine.

Cette deuxième lettre du Bureau chef aux sections, venant après celle ordonnant le respect aux volontés archépiscopales et venant aussi au milieu de l'agitation des membres de la Saint-Jean-Baptiste écourtés de l'inertie, du désintéressement et de l'incurie des chefs, a suffisamment montré les petits sentiments des potentats du Monument National et fait taire, une fois pour toutes, les quelques admirateurs du Conseil du Monument National qui nous ont reproché d'avoir éveillé l'attention du peuple, de lui avoir donné l'alarme et de lui avoir conseillé de réorganiser sa société Saint-Jean-Baptiste, avant que son état ne devienne absolument désespéré.

L. de M.

Le Barreau et Pretoria

La nouvelle de l'entrée de lord Roberts dans Prétoiria était à peine arrivée que les avocats occupés à la Cour supérieure s'empressèrent de demander l'ajournement du Tribunal en signe de réjouissance.

On avait ajourné pour Lady Smith, pour Mafeking ; on ajourna encore pour Prétoiria. Pour peu que la guerre dure et que lord Roberts continue la série de ses triomphes, on pourra fermer définitivement la Cour supérieure du district de Montréal.

Je n'ai nullement l'intention de discuter au mérite ces ajournements ; mais je ne puis dissimuler aux lecteurs des DÉBATS combien ils me rendent rêveur.

Si, en ajournant au lendemain la Cour supérieure a fait preuve d'un loyalisme correct et louable, que penser des sentiments patriotiques de la Cour d'appel ajournant que de onze heures du matin à deux heures de l'après-midi de ceux des Cours criminelles, de police et du recorder qui n'ont pas du tout ajourné ?

Il est vrai que cette dernière s'est rattrapée. Le lendemain matin, M. le Recorder Weir a fait résonner les échos du palais municipal d'un discours vibrant et militaire à la suite duquel, enthousiasmé par ses propres paroles, il libérait sans jugement, tous les prisonniers.

Jusqu'à ce jour mémorable on croyait que, seule, Sa Majesté la Reine ou son représentant au Canada jouissaient du droit de grâce.

Mais revenons à la Cour supérieure. L'ajournement, demandé par les avocats et accordé par la Cour, intéresse au plus haut degré le public.

Qui paiera les témoins assignés pour comparaître en ce jour mémorable, et dont quelques uns étaient venus de loin ? Les avocats ?

Poser la question c'est la résoudre. On n'aurait jamais vu ça !

L'Etat, dont la responsabilité est engagée par la décision du tribunal ?

C'est peu probable ! Alors qui si les témoins ont été taxés, et ces derniers s'ils ne se sont pas fait reconnaître par le protonotaire.

Enfin, on sait que des honoraires sont accordés aux avocats pour chaque comparution devant le tribunal et ces messieurs ne manquent pas de porter sur leurs mémoires de frais cette séance ajournée.

Loin de déranger les avocats, de leur coûter quelque chose, ces ajournements leur rapportent : on s'explique dès lors leur fréquence.

Les banquiers, les commerçants, les industriels, les ouvriers, les journalistes sont aussi patriotes que les avocats et, cependant, il n'est venu à l'esprit d'aucun des membres de ces professions ou de ces corps de métier de célébrer les succès de lord Roberts en lâchant leur travail.

Il est vrai que s'ils le faisaient ils en paieraient la façon ; alors que pour les avocats ce sont les clients qui éclairent... ce qui me dispense d'en dire plus long.

STANISLAS PRUD'HOMME.

Pour nos Compatriotes Malheureux

Nous recevons la lettre suivante de M. le député de Wright, qui a eu l'obligeance de se charger de l'offre généreuse que nos lecteurs ont faite aux malheureux écoliers de Hull, et d'Ottawa, en assistant à la séance du 24 mai, organisée par LES DÉBATS.

Chambre des Communes, Ottawa 6 juin 1900.

Monsieur le directeur des DÉBATS, Montréal.

Cher monsieur, J'ai reçu, par deux mandats sur la poste, la somme de \$105.40 comme souscription aux écoles de Hull et d'Ottawa.

J'ai fait la distribution de ce montant comme suit : \$75.00 aux Commissaires d'écoles de Hull et \$30.40 aux Commissaires d'écoles d'Ottawa. Cette distribution est, je crois, proportionnée aux dommages soufferts par ces deux municipalités lors du dernier incendie, et elles en sont absolument satisfaites. Vous devrez recevoir sous peu des résolutions de remerciements.

Votre dévoué,

L.-N. CHAMPAGNE.

ECHOS

Des fetards à qui ça n'a pas profité, ce sont ces loyaux sujets de Saint-Hyacinthe qui ont voulu manifester leur joie à l'occasion des succès de Roberts, par un feu d'artifice. La farce promit d'abord de réussir, mais (ô malheur !) le vent fit voler une flamèche dans le panier à fusées et à pétards. Zim boum patatraigne ! Il paraît qu'il fallait les voir détalier, les loyaux ! Une réminiscence de Spion Kop, quoi !

L'édition iroquoise du *Star*, la bombe canayenne de M. Graham, *Le Journal*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous apprend dans son numéro d'hier que "les commandants des escadres étrangères dans les chinoseries agitent de concert"... oui cela est imprimé en lettres longues comme ça, dans le premier coin de la première page..... cela se passe de commentaire..... mais cela se signale aux pudibondes chinoseries de la *Citizen's League*.

Rien de plus drole que l'empressement féminin dans nos grands bazars (magasins de nouveautés) les jours de bargain. Dès huit heures du matin arrive le premier contingent des acheteuses ; toutes font queue à la porte en attendant l'ouverture de l'établissement. A neuf heures, la foule se pacte autour des comptoirs, les toilettes se défraîchissent et les conversations commencent. A dix heures, c'est une étuve et la conversation a atteint son diapason le plus aigu.

Derrière les comptoirs, les commis vont, viennent, déroulent des pièces d'étoffes, esquissent un sourire à droite, essuient une larme à gauche, tandis que deux charmantes acheteuses placées aux extrémités opposées du comptoir tirent chacun de leur côté sur la pièce d'étoffe qui se tend, se tend toujours et finit par se fendre. Le nouveau jugement improvisé d'un Solomon invisible, fait perdre une série de dents blanches... et les potins reprennent de nouveau. L'on chuchote que madame Y... de la rue Sherbrooke est d'une légèreté déraisonnable, que la petite Chose a les jambes cagneuses et que la grande demoiselle K... dépasse la trentaine.

Enfin, le temps passe et le bargain aussi, et l'on finit par apprendre que l'assortiment de marchandises sacrificables est épuisé. C'est alors que nos bonnes petites maîtresses de maisons s'en vont dans le département voisin payer, dix fois plus cher qu'en temps ordinaire, des amours de choses dont elles n'ont pas besoin, et qui ont acquis de la valeur à cause du fameux bargain tambouriné huit jours à l'avance et dont elles ont si peu profité. Il paraît qu'une fois la vente à sacrifice terminée, le patron de l'établissement s'en va la figure toute réjouie raconter ses bénéfices à sa femme.

C'est l'éternel jeu de qui-perd-gagne...

Le récent discours de M. Chamberlain a fait connaître au président Kruger et au président Steyn que l'Angleterre ne ferait aucune concession. L'avenir est donc bien sombre pour les vaillantes républiques que la fatalité accable avec tant d'injustice ! Le Transvaal et l'Orange sont livrés à la discrétion d'un vainqueur qui par avance déclare qu'il serait impitoyable.

Charley Walsh, le relieur irlandais d'Ottawa qui, le premier juin, a foulé aux pieds un drapeau français, lors de la démonstration organisée à propos de Prétoiria, par les imprimeurs de l'imprimerie nationale, est un sans cœur qui mérite d'être conspué par tous ses compatriotes. En agissant comme il l'a fait il voulait donner des preuves de son ardent loyalisme pour la couronne britannique, et il ne s'est pas souvenu que son propre pays, l'Irlande, a toujours été opprimé par l'astucieux Anglais. Il ne s'est pas souvenu que dans ses veines coule encore un reste de ce sang armoricain et bien français, et il a oublié que la France a toujours soutenu la cause de son pays.

Malheureusement, il n'est pas le seul de sa race, assez oublieux de sa dignité pour lécher la main qui frappe !

Les buveurs d'eau qui seraient tentés de réclamer contre notre système d'aqueduc, au moindre petit serpent, à la plus anodine sangsue qui sort de leur robinet, sont priés de se consoler en faisant la comparaison de l'eau du Saint-Laurent qui nous abreuve, avec celle de la Seine qui désaltère nos amis, les Parisiens.

Une récente statistique les aidera. Il a été retiré de la Seine, l'année dernière, dans la traversée de Paris :

2,021 chiens, 977 chats, 647 rats, 507 poules et canards, 6,132 livres d'abats de viandes diverses (1), 210 lapins ou lièvres, 25 moutons, 2 poulains, 68 cochons de lait, 5 pores, 27 oies, 27 dindons, 2 écureuils, 1 perroquet, 600 oiseaux divers, 3 renards, 150 pigeons, 3 hérissons (1).

Il s'entend que les hommes, femmes et enfants n'entrent pas en compte et que c'est là une statistique dont l'Administration désire garder le secret.

Si l'on considère, dit le colonel Delaunay, dans l'*Armée française*, les deux calibres extrêmes de l'artillerie actuelle des navires, on trouve que le prix d'un coup de canon (charge et projectile) est environ de \$1.40 pour le 38 millimètres et de \$320. pour le 305.

En y ajoutant l'amortissement du prix de la pièce, dont l'usure est très rapide, le prix d'un coup de canon, tout compris (charge, projectile et usure) est de \$2. pour le 37 et de \$520. pour le 305.

On peut déduire de ce qui précède la dépense que les deux canons peuvent produire en un tir d'une heure. Le 37, pouvant envoyer 20 coups à la minute, fournira une dépense de \$2,400 ; celle du 305, la rapidité du tir étant d'un coup par minute, sera de \$31,200.

Et si l'on cherche ce que pourra bien coûter une heure de tir d'un cuirassé armé de 4 canons de 305, ainsi que d'autres pièces de plus faible calibre, on trouve un chiffre qui n'est pas éloigné de \$160,000.

A ce compte-là, deux flottes ennemies de quinze cuirassés chacune qui se livreraient bataille, seraient susceptibles de consommer en une heure et à elles deux pour 5 millions de dollars rien qu'en munitions d'artillerie.

A ce prix le gouvernement d'Ottawa n'aura guère de surplus quand le rêve des impérialistes sera réalisé.

Il faut espérer que le peuple américain ne réélira pas le président MacKinley, trop ami des Anglais. Un journal dit que, loin d'être strictement neutre, le gouvernement de M. MacKinley est sournoisement favorable aux Anglais, ainsi que le démontre la conduite des envoyés boers, lesquels se sont abstenus de faire aucune communication au sujet de leur mission, tandis que le secrétaire Hay s'est hâté de faire publier indiscrètement tout ce qu'il savait sur cette question, dans le but d'enlever aux Boers leur dernier espoir et les engager à accepter le joug de la Grande-Bretagne.

HENRY CIELS.

A lire, la semaine prochaine,
"Premier voyage, premier mensonge," œuvre posthume
D'ALPHONSE DAUDET

NOTES DE LA SEMAINE

Exploitations populaires

"Lord Roberts pourra rentrer maintenant en Angleterre où on le déclarera génie militaire. Le Boer sera carabine et sa Bible, ses atlagas de bœufs, son isolément et son entêtement, sont choses du passé, et la carte de sa patrie d'hier est effacée de celle du globe."

La Presse, (mardi 5 juin.)

Il fallait dire au peuple que cette guerre était une guerre d'or et de diamants : qu'elle ne fut pas provoquée pour venger un outrage ou sauver un principe, mais qu'il s'agissait d'une part de crocheter un coffre-fort ; d'autre part de le défendre. "La Presse" s'en est inconsciemment chargée en accolant, non pas les figures des généraux, des héros Cronje, Marcell et Joubert à celles du diplomate Roberts et de l'historien Buller, mais bien la grimaçante figure du monstre Chamberlain, en regard de la vieille face de lion du président Kruger. Ne pouvant écrire qu'en certains cas la victoire flétrit au lieu d'honorer, le grand journal a clairement dit par l'image. Et l'histoire qui juge impartialement des faits et gestes des peuples et des institutions, l'histoire qu'on ne doit pas prendre pour une divinité sans entrailles, sera le long procès-verbal du supplice de cette humanité boer : elle gardera toute sa sympathie pour les glorieux vaincus et tous ses stigmates pour les honteux vainqueurs, serviteurs à solde des brigandages d'Albion.

Ah ! pourquoi ces fermiers ont-ils été plus humains que leurs oppresseurs ? Pourquoi les mines de Johannesburg n'ont-elles pas, en sautant, pulvérisé toute cette vermine ? L'histoire se répète, et l'homme qui a pleuré, pleuré amèrement sur le déshonneur de l'héroïque et malheureuse Pologne, pleura encore sur les beaux jours du pays perdu. Le Boer, désormais sans patrie, est le millième peuple qui a dû céder devant le nombre, sans qu'aucun cri de protestation ne se soit élevé pour endiguer la piraterie.

La seule chose qui étonne, c'est que ceci se soit passé dans un siècle qui se prétend le plus civilisé de tous. Brailliez donc vos *Rude Britannia*, fanatiques Canadiens-anglais, brailliez les aussi faux que vous le pourriez afin de faire voir le degré de votre patriotisme : mais, prenez garde. Prenez garde qu'un jour cette Angleterre dont vous chantez les hauts faits, ne vous remercie de votre loyalisme et de vos aplatissements par un impudent mépris de vos loix et de votre constitution.

Et n'oubliez jamais que "quiconque se fait ver" n'a "pas le droit de se plaindre d'être écorché." Et, parce que deux ou trois régiments anglais ont paradé le soir de la reddition de Prétoria, n'essayez pas de faire croire aux autres nations que tout le peuple canadien a applaudi à la débâcle des deux républiques sud-africaines.

Non, vous n'avez pas eu l'approbation des vrais Canadiens qui se sont enclous dans leurs domiciles, plutôt que d'être témoins de vos hystériques embrassements.

Il me fait plaisir de constater, ici, que l'Anglais a perdu pour une fois son flegme légendaire, et que ses nerfs ont été ébranlés à ce point incontrôlables. Ces bons Anglais qui ont toujours reproché aux races latines leur vitalité, leur chaleur, leur enthousiasme dans les manifestations patriotiques ou populaires ! Ils ont gravement compromis leur glorieuse dignité, mercredi dernier, alors que des hommes s'embrassaient entre eux en sautant comme des fous-Rouges devant l'effigie du président Kruger, crucifié. Ce n'est pas tant leur enthousiasme qu'on doit blâmer que la cause que nous aurions voulu meilleure. Si encore la victoire eût été digne de ce nom ! mais, ce n'était vraiment pas la peine de décorer, de parer les édifices publics et quelques rares demeures privées pour célébrer une victoire purement numérique, inévitable résultat de la rapacité des Cecil Rhodes, des Chamberlain et de tous les spéculateurs anglais.

La population canadienne-française de Montréal a prouvé par son silence et son abstention qu'elle condamnait l'iniquité commise, et s'il s'est trouvé quelques Canadiens assez vagues pour faire chorus avec l'Anglais, je ne craindrais pas de ternir ma plume à les flétrir publiquement.

Afin de célébrer cet assassinat, le maire de notre ville, un Canadien-français, plus anglais qu'un *bristisher*, s'est couronné l'échine comme un valet de grande maison ; il a proclamé qu'en l'honneur de l'entrée de Roberts dans Prétoria, le peuple aurait un jour de congé.

Ainsi, ceux-là même qui devraient donner l'exemple offrent au contraire au peuple le triste spectacle des grandes lâchetés politiques et nationales. Ce qui fait d'un homme qu'il est anglais, ce n'est pas son nom, c'est son cœur, ce sont ses actes, ce sont ses ambitions.

Cette fête civique, ce chômage de l'ouvrier, a fait les délices des patrons et des monopoles qui sont toujours prêts à afficher au grand jour leurs grandes idées démocratiques, leur générosité et leur mansuétude envers leurs employés, — pourvu toutefois que cela ne cause pas un préjudice à leur monstrueux entassement de richesses suées par le peuple.

Et si nous demandons à l'ouvrier lequel des deux il préfère : ou chômer ou travailler ? il nous répondra qu'à la maison, les niches ont fait, et qu'ils attendent après le salaire de chaque jour pour s'acheter le pain générateur. Chômer ne lui déplairait pas, mais si cette journée de chômage doit lui être retranchée de son salaire de chaque semaine : "Ah ! non, s'écrie-t-il avec force, j'aime mieux travailler, parce que je suis un homme de cœur et que je ne peux pas priver les miens de la pitance quotidienne à laquelle ils ont droit".

Et les patrons qui auront imposé cette journée de chômage forcé, cette perte sèche pour le prolétaire, alors qu'ils se vantent d'avoir fait une œuvre profondément humanitaire, n'auront réussi qu'à créer de graves mécontentements et de sourds murmures.

Prenez garde, quand le peuple murmure, il dit des choses qui font voir toute l'intensité de ses griefs. Il cède à l'envie, il se réunit par groupes, il forme des sociétés, il devient phalanstérien ; puis il se demande pourquoi, lui, le peuple, est toujours la chose à exploiter, la victime des caprices des potentats. Il s'irrite, peut-être à tort, — car je comprends que les actions humaines n'évoluent pas toujours d'une manière rigoureusement logique, et je ne voudrais même pas qu'il en soit autrement, parce que le monde y gagnerait en monotonie, ce qui serait désastreux ; — mais, le peuple s'irrite tout de même, et c'est dans ces phases d'irritation qu'il fonde des grèves, et ces grèves ne sont bien souvent que les précurseurs des grandes révolutions.

Est-il possible qu'il en soit autrement ? Les prolétaires ont tous les jours, sous les yeux, l'écrasant spectacle des gaspillages luxueux, ils travaillent pour de maigres salaires, aux préparatifs de ces fêtes, de ces somptuosités auxquelles il leur sera interdit de prendre part.

"Et pourtant, cela aurait fait tant plaisir à la petite," songera tout bas un brave père de famille.

Croyez-vous que ce soit là une saine leçon de morale pour l'obscur journalier si, le soir, en rentrant au logis, il apprend que son unique fille est partie, séduite par ce fils de la bourgeoisie, ce gommeux coussu d'or qui a eu la chance d'avoir un papa qui est venu au monde avant lui ? Et, remarquez bien que le peuple est bon enfant, qu'il n'aurait pas trouvé tout seul cette disproportion irrémédiable dans les conditions sociales. Il a fallu les nombreuses injustices des classes dirigeantes et toute la série des méprisables condescendances de patrons à employés, pour que le peuple en vint à se poser la terrible question : *Pourquoi toutes les jouissances de ce côté-là et toutes les souffrances et les privations pour nous ?*

Malheur ! dès qu'un peuple en est rendu là, il ne raisonne plus, il devient comme affolé et ne peut pas comprendre que dans ce prétendu mal irrémédiable, dans cette flagrante disproportion des conditions, se trouve le principe de la sagesse des gouvernements. Il ne conçoit pas que le manœuvre ferait mauvaise figure dans un conseil de sages ou de légistes, et que pour avoir enlevé aux despotes tous leurs trésors, il n'aurait pas rétabli davantage l'équilibre de l'ordre social. Et dès lors, c'est la ruine, la révolution.

Car ce n'est pas toujours l'élite des hommes qui a fait les révolutions. Ce fut bien souvent la foule dominée par des instincts brutaux et d'ineptes préjugés. Il n'y a pas à dire, les pétroleuses des barricades et les courtisanes éhontées qui suivaient les communiards comme vont les vautours à l'immonde curée, lors des jours de la Commune, agissaient sans but. Elles ne faisaient qu'obéir à leurs instincts pervers.

Ces faits sont la déplorable conséquence des révolutions, et, Dieu merci, rien ne prouve qu'il en soit d'imminentes en notre pays. Et, c'est précisément parce que nous jouissons d'une paix relative que nous devons avoir à cœur de la conserver cette tranquillité, et ce par tous les moyens possibles.

Le peuple est bon. Ne l'aigrissons pas par l'ostentation de nos richesses. Ne lui faisons pas croire à une aristocratie, à une noblesse factice, nous qui ne possédons d'autre noblesse que la plus glorieuse de toutes : celle du travail et du mérite personnel.

Gardons-nous bien de l'immense et stupide préjugé qui autrefois perdit Rome. A Rome, tout travail manuel, autre que le travail agricole, était déshonorant, et comme résultat l'on voyait dans la cité d'innombrables ombres criminelles, des mendiants et des loqueux toujours prêts à vendre et leurs votes et leurs bras aux ambitieux. "Panem et circenses," du pain et des jeux, criaient de toute part, et c'est pour cela qu'on se vendait. Aussi, une fois les Gaules dévastées, César s'en revint avec l'or volé, et tous les cœurs se portèrent au-devant de lui. Cela n'a pas empêché Rome de dégénérer et de tomber.

Le peuple est bon. Faisons en sorte qu'il le soit toujours, et sous le prétexte d'une fête civique, que les patrons ne lui retranchent plus un salaire auquel il a tous les droits. Gardons-nous de l'exploiter de crainte qu'il n'ouvre un jour le yeux.

Ne donnons pas au peuple l'attristant spectacle de nos scandales politiques, financiers ou autres, ou si du moins nous devons lui dévoiler les violations de ses droits par ceux qui le représentent au Parlement, que ce soit pour en tirer de salutaires leçons.

Instruisons le peuple par une presse saine, morale, libérale et surtout bien française, qui placera bien haut l'amour de la patrie, du sol, du foyer, de la religion, des institutions et de la langue.

Et si nous avons à flétrir l'Anglais de la plus injuste des victoires qu'il vient de remporter sur les malheureux peuples du Transvaal, faisons-le bravement sans forfanterie. N'imitons pas les rares Canadiens qui se courbent sous le joug britannique dans l'espoir de décrocher quelques faveurs. Ayons le sublime courage de nos opinions, et souvenons-nous que nous pourrions un jour obtenir notre indépendance, prendre place au rang des nations et devenir une république très florissante au nord de cette Amérique septentrionale qu'a jadis possédée l'Angleterre.

Ce rêve que j'eus dès mon extrême jeunesse, d'autres penseurs l'ont eu avant moi ; ainsi, fort de leurs avancées, je puis m'écrier en parodiant le texte initial que m'a fourni La Presse :

"L'Anglais pourra rentrer chez lui après la perte d'une de ses plus belles et plus vastes colonies. Les Canadiens se sont unis sous un même drapeau, ils ont conquis leur autonomie, et une nouvelle carte sera ajoutée à celle du globe."

GUSTAVE COMTE.

Dans le prochain numéro : *NOTES DE LA SEMAINE*, par CHARLES GILL.

JINGOS ET POLTRONS

A quel propos, pour quelle raison, le parlement a-t-il passé, jeudi soir, une résolution de félicitations à la Reine, à l'occasion de l'entrée de Roberts dans Prétoria ? Nous nous le demandons encore.

Est-ce pour nous livrer davantage corps, âme et biens, à la plus ambitieuse et à la plus froidement tyrannique des nations de la terre ?

C'est la conclusion logique à tirer de l'attitude de nos parlementaires, dont un grand nombre, malgré les convictions contraires que leur race et leurs intérêts nationaux avaient établi chez eux, se sont ralliés à la majorité chauvine des anglophones pour saluer le triomphe de l'injustice sur la justice, de l'illégalité sur le droit.

Nous avions pourtant assez de cette expression stupide de loyauté et de sentiments anti-Boers, que le gouvernement imposa à la Chambre durant l'avant-dernière session. Elle nous a valu la dépense de deux à trois millions et le sacrifice de cinq ou six cents de nos jeunes gens, sur un effectif de 1017, en Afrique.

Mais non ; il y a des intérêts de parti à servir : nous ne sommes que 2,000,000 de Canadiens, contre 4,000,000 d'Anglais, en ce pays ; il nous faut plier ; il nous faut afficher des sentiments que nous n'avons pas ; il nous faut déchirer les pages de 37 et 38 ; il nous faut oublier les hontes et les odieuses persécutions de cette époque troublée ; nous ne devons plus tenir compte de l'esclavage auquel nous avons été soumis pendant plus d'un demi-siècle, après la conquête ; et tout cela pour saluer l'incarnation de l'oppression des peuples, dans une femme, qui, toute respectable qu'elle soit comme personne privée, n'est pas moins le symbole vivant de la politique la plus rapace que le monde ait connue.

Devant ces faits historiques, ne devons-nous pas, nous, Canadiens-français, espérer à l'occasion de cette plate initiative du gouvernement, qui, sans rime ni raison, vient baiser les genoux du tyran anglais, voir la députation de notre race secouer le joug du parti, et protester, d'une seule voix, contre une démarche aussi répugnante à notre patriotisme ? Mais l'histoire en tiendra compte, une seule voix s'est élevée, en désaccord avec le troupeau parlementaire, Henri Bourassa, député de Labelle, a eu le courage et l'audace de se séparer de son chef, de ses amis. Dans un discours de véritable éloquence, et de logique implacable, il a fait toucher du doigt l'infamie de cette explosion de chauvinisme, chez un peuple écrasant trente mille pauvres fermiers sous les coups d'une armée de 300,000 hommes ; chez un peuple de 115,000 d'habitants, soutenu par de riches et puissantes colonies, prenant, après des revers humiliaires, plus de huit mois pour atteindre la capitale de l'ennemi, non terrassés mais toujours fier et sublime, fournissant toujours ses armes, entraînant dans sa retraite des milliers de prisonniers anglais.

Quel beau triomphe, n'est-ce pas ? Dix hommes, vingt hommes, quarante hommes contre un ! Quelle noble cause, que la cause anglaise, identifiée à celle des vampires de l'or et du diamant, les Rhodes et les Chamberlain !

Pour avoir dit de ces choses vraies, M. Bourassa a soulevé une tempête en Chambre. Les jingos des deux partis se seraient mis sur lui, s'ils n'avaient eu honte déjà d'avoir, par leurs cris et leurs interruptions, porté atteinte à la liberté parlementaire d'un député, élu par le suffrage de ses concitoyens.

Voilà où nous en sommes, voilà où nous ont menés les partis. Un député n'a plus le droit d'exprimer ses opinions, au parlement de la nation.

L'attitude de M. Bourassa sera à son éternel honneur, parmi ses compatriotes. Plus belle, cent fois, cette attitude que celle de ses chefs, qui ont proclamé qu'il n'y a jamais eu de "cause plus sainte et plus juste" que celle de l'Angleterre contre le Transvaal. C'est presque un blasphème.

Plus vraie, cent fois, est la parole de M. Bourassa, que ses sentiments sont partagés par la masse des Canadiens-français : plus vraie cette parole que celle de sir Wilfrid qui s'est dit l'écho du sentiment canadien-français, en baptisant Albion !

Honneur à M. Bourassa.

GEORGES LEBRUN.

A lire, la semaine prochaine,

"Premier voyage, premier mensonge,"

œuvre posthume

D'ALPHONSE DAUDET

Politique Etrangère

AU TRANSVAAL

Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, j'avais, dimanche dernier, à la nouvelle de la prise de Prétoria, douté des Boers et cru leur cause perdue — que l'on me pardonne cet instant de défaillance, bien excusable en apprenant la retraite précipitée des républicains, retraite que les dépêches de Roberts au War Office représentaient comme une fuite honteuse, une débâcle générale. — Depuis, j'ai réfléchi et les nouvelles de Lourenço-Marques, reçues cette semaine, ont consolidé plus fermement que jamais ma confiance dans le résultat final, à savoir que l'Angleterre aura le dessous dans cette guerre sans merci.

Et d'abord, il est indéniable que chaque fois que les Anglais se sont battus contre les Boers, ils ont été vaincus. La seule victoire qu'ils puissent revendiquer, et quelle victoire ! c'est lorsque Cronje et ses 3,000 hommes ont été capturés après avoir tenu en échec les 45,000 hommes de Roberts, pendant dix jours de lutte incessante. Les Anglais n'ont marché en avant que lorsque les Boers le leur ont permis ; ils ne sont entrés dans une ville que quand les Boers l'ont bien voulu, après l'avoir évacuée tout à leur aise. Cet état de choses, assaini par le War Office dans des dépêches fabriquées pour sauvegarder l'amour-propre national et où chaque mouvement des Anglais est qualifié de *nouvelle victoire*, a donné naissance à une facétie que j'ai lue dans un journal de Paris :

"Quand les Anglais rencontrent les Boers, ils se font battre. Quand ils ne rencontrent personne, alors ils sont victorieux."

Ce qui avait déconcerté le jugement de tous ceux qui suivent les péripéties de la lutte, c'était d'abord l'abandon, sans motif, des lignes de défense naturelles créées par les montagnes inaccessibles qui séparent l'Etat d'Orange du Transvaal.

L'abandon de Prétoria, que nous savions très bien fortifiée, et en état de soutenir un siège de deux ans, avait également contribué à jeter le désarroi dans nos idées, et alors que nous accusions ces braves Boers de fuir sans combattre ils ne faisaient que suivre le plan de campagne de Kruger, plan que l'illustre président n'avait voulu, pour ainsi dire, dévoiler jusqu'aujourd'hui, mais qu'il avait laissé entrevoir en disant, il y a quinze jours, qu'une nouvelle guerre allait commencer qui étonnerait le monde entier.

Au lieu d'immobiliser ses hommes dans Prétoria assaillie, il a sagement préféré les laisser libres de harceler sans relâche les Anglais sur toute l'étendue du Transvaal et de l'Orange, faisant aujourd'hui 500 prisonniers, tout l'escadron de la Yomanry, la fine fleur de la noblesse anglaise ; le lendemain tombant à l'improviste sur le terrible Buller et lui infligeant une telle tripotée que le général est forcé d'implorer une armistice de trois jours pour ramasser les morts et les blessés.

Demain nous apprendrons que les Boers, qui ont laissé passer, sans les inquiéter, les Anglais à travers les défilés de montagnes du Transvaal, mais qui ont gardé leurs positions, semblables à des nids d'aigles sur des sommets inaccessibles, se refusent cette fois à laisser passer les convois de ravitaillement venant du Cape Town, ou de Durban, en destination de Prétoria, refus dont la conséquence sera que le général Roberts et ses soldats devront s'entre-dévorer pour vivre. Voilà indubitablement la nouvelle tactique des Boers.

La guerre se continue donc sous une phase nouvelle. D'anciens, bien informés, prétendent qu'elle ne fait que commencer. Le fait est que partout où les Anglais sont entrés, ils n'ont trouvé ni un canon, ni un fusil, ni un soldat.

A Prétoria le général Botha avait démenagé jusqu'à 400 prisonniers anglais, lesquels très mécontents d'être dérangés dans leur partie de foot-ball, ont essayé de se mutiner, nous dit-on. On ajoute qu'ils ont été conduits dans une profonde vallée de l'Eland d'où ils ne pourront s'échapper.

Aujourd'hui le quartier-général de l'armée transvaalienne se trouve dans ces pays montagneux du Nord-Est à l'abri de toute attaque. Les Boers y ont même construit une fabrique de cartouches ! Voilà qui n'est pas le fait de gens qui songent à abandonner la lutte. Si donc cette nouvelle guerre nous réserve, comme le dit Kruger, des surprises qui étonneront le monde, attendons nous aussi, à devoir fournir encore à Chamberlain bien des contingents.

EN CHINE

La révolte des Boxers prend les proportions énormes. Ces Boxers, comme nous le disions dans notre dernier numéro, sont les *castors* chinois, le vieux parti conservateur réfractaire à tout progrès. C'est le parti de la reine douairière, laquelle, on s'en souvient, a fait disparaître, il y a six mois, le jeune empereur de la Chine suspect de voir d'un œil bienveillant la civilisation européenne pénétrer dans son vieil empire. Cette femme ambitieuse recueille aujourd'hui le fruit de sa politique. Elle y perdra certainement son trône. Les grandes puissances s'apprêtent à dépecer la Chine, chacune s'appropriant le morceau qu'elle convoite. Bref, une guerre des plus meurtrières, est imminente. Le péril jaune ne sera plus à craindre pour le moment. Il est remplacé par un péril d'une autre couleur, aux yeux des Chinois cette fois, celui qui menace de faire disparaître leur pays de la carte de l'Asie.

C'est égal. Le 20^{me} siècle s'annonce bien. *Zuze un peu, mon bon*, si nous n'avions pas eu à La Haye la fameuse conférence de la paix !

EN BELGIQUE

Le résultat des élections pour la Chambre a été favorable aux catholiques. Ils ont obtenu quatre-vingt-cinq sièges, les libéraux 34 et les socialistes 32. Notons que le mot *catholique* n'a ici aucune signification religieuse. C'est un parti purement politique.

EN ECOSSE

Une grave émeute vient d'ensanglanter les rues d'Aberdeen en Ecosse. Un meeting avait été organisé par les citoyens qui étaient en faveur de la paix. Des voyous ont assailli le cortège à coups de pierre. La police s'est mise du côté des assaillants.

Voilà ce qui se passe dans un pays qui, à la belle époque de Gladstone, eût fait une généreuse et noble révolution pour défendre la liberté de la parole, quel qu'en fussent les bénéficiaires. Ce pays, Chamberlain l'a rendu méconnaissable. On dit avec raison : *Pauvres Boers ! mais on peut dire avec non moins de raison : Pauvre Angleterre !*

COURONNE ET CASQUETTE

Le sieur Boni de Castellane tient décidément à ce qu'on s'occupe de lui. Après le sanglant outrage que lui a infligé le Prince de Monaco refusant de se battre avec un personnage portant sans aucun droit le titre de comte, on aurait cru que le monsieur était rentré pour toujours dans son aquarium. Erreur. Sa disparition de Paris n'avait d'autre but que de venir à New-York pratiquer une large saignée dans le coffre-fort du papa beau-père. Sitôt muni de la galette, Boni a traversé l'Océan à grands coups de nageoire et à fait sa rentrée triomphale dans le monde parisien. On a même aperçu sa casquette à trois ponts au Palais de la Nation où Boni s'est dit rendu pour interpellier le gouvernement au sujet de l'affaire Tomps, une ramification de l'affaire Dreyfus.

De quoi je me mêle ?

UN OBUS ORIGINAL

C'est un projectile asphixiant, d'invention française. Nous savons maintenant le motif de la guerre qui a éclaté entre les deux populations anglaise et française de l'île de Jersey.

Lors du passage d'un cortège organisé par les Anglais, manifestant leur joie à la nouvelle de la prise de Mafeking, un vase de nuit (vulgo, pot de chambre) chargé jusqu'à la gueule d'une matière aussi odoriférante que la lydie, a été jeté du haut d'une fenêtre d'une maison française sur la tête des manifestants britanniques. Là-dessus, bagarre. La troupe a dû intervenir. Les hostilités continuent. Les Anglais de Jersey n'ont pu jusqu'à présent laver... cet affront.

LA FIN D'UNE PUISSANCE

L'émotion soulevée par le discours de Lord Salisbury, à la Primrose League, n'est pas encore calmée. Ce discours est indigne d'un homme d'Etat d'une puissance qui fut jadis le champion de la liberté et du progrès.

C'est l'œuvre du chef de l'impérialisme britannique, qui entend soumettre le monde entier à ses lois. Il y fait l'aveu mortifiant que le sentiment d'amertume qui s'est manifesté contre l'Angleterre est ancré dans l'âme des nations, et il conclut en demandant à Albion de se préparer à tenir tête, et les armes à la main, à toutes les nations coalisées contre elle. La péroraison de son discours sonne le glas funèbre de son pays.

"Si jamais, dit-il, notre cœur se laisse toucher par la sentimentalité, oh ! alors, c'en est fini de l'histoire d'Angleterre."

Eh oui, c'en est fini de l'histoire d'Angleterre avec des ministres comme Salisbury et Chamberlain, dont l'égoïsme, la mauvaise foi et la rapacité ont aliéné contre leur pays la terre entière. L'effondrement total est prévu et dans une guerre très courte s'écrira la puissance de l'orgueilleuse Albion à moins que les quelques esprits d'élite qu'elle possède encore ne reprennent la direction de sa politique et, écoutant la voix des nations, ne l'arrêtent sur la pente fatale qui la conduit à l'abîme.

ABANDON D'UNE COURONNE

Nous disions, dans notre dernière chronique, que le roi Oscar de Suède, dont les déclarations anglophiles et anti-Boers avaient soulevé la colère et l'indignation du peuple scandinave, aurait peut-être à s'en repentir. Nous avions prédit juste. Désavoué par son gouvernement, profondément atteint dans sa dignité, le roi se trouve aujourd'hui dans la nécessité d'abdiquer. On croit qu'il transmettra la couronne à son fils, le prince Gustave.

Le roi de Portugal, dom Carlos, après avoir laissé violer la neutralité de son pays en faveur des Anglais, devant le mécontentement populaire, vient de se voir forcé de désavouer les agissements du gouverneur de Beira et de le révoquer pour s'être montré trop enthousiaste des succès d'Albion au Transvaal.

Il est probable que le gouverneur n'agissait ainsi que pour plaire à son maître. De tous temps les petits ont paté des sottises des grands.

SI NON E VERO...

Du Petit Bleu, de Paris :

Le courrier du Natal apporte une histoire curieuse au sujet du champagne du général sir Redvers Buller. Sa provision de liquide mousseux, — très utile à la guerre, — s'étant épuisée, il télégraphia en Angleterre à son fournisseur d'extra-dry de lui en envoyer cinquante caisses étiquetées "huile de castor", enfin qu'elles échappassent aux droits de douane considérables qui frappent les vins de luxe au Cap.

Trois semaines après il télégraphiait au Cap, demandant si 50 caisses d'huile de castor n'étaient pas arrivées à son adresse.

Un des fonctionnaires de l'intendance lui répondit : "Désolés, rien arrivé ; mais il y a de l'huile de castor au Cap, nous vous envoyons tout, ce que nous en avons : 20 caisses".

Les caisses arrivées, le général Buller les distribua à ses troupes... avec un jour de congé — naturellement.

EMILE CARDIN.

"Les Débats" à Ottawa

Notre service d'expédition est à s'organiser et va déjà si bien que nous sommes à la veille d'annoncer à nos amis que LES DÉBATS sont lus dans les principales villes canadiennes et américaines avec la même avidité qu'ils sont recherchés à Montréal.

A tout seigneur, tout honneur : c'est notre capitale qui a été, la première, l'objet de nos attentions. M. L. EUGÈNE CHEVRIER, marchand de gravures, angle de l'avenue Royale et de la rue Saint-Patrice, est maintenant autorisé à représenter les DÉBATS, à Ottawa, à percevoir le montant des abonnements et à recevoir les réclamations des lecteurs.

Aujourd'hui au Bout de l'Isle

M. J.-R. BUREAU, le propriétaire de l'Hôtel du Bout de l'Isle nous apprend qu'il y aura aujourd'hui une splendide excursion. Tous les excursionnistes trouveront à l'Hôtel nouvellement aménagé, les accommodations les plus modernes. Repas fins dans l'immense et spacieuse salle à dîner, ou en cabinets particuliers. Tout est tenu sur un pied de première qui défie toute concurrence. Ce voyage est l'un des plus intéressants que l'on puisse faire. La compagnie des fratriers conduit les passagers directement à l'établissement de M. Bureau, qui est situé dans un paysage vraiment féérique.

N'oubliez pas la grande excursion d'aujourd'hui.

TOUJOURS LE MÊME. — Quelle terrible maladie que la consommation. On la prévient avec le BAUME RHUMAL et quand elle est déclarée on la guérit avec ce précieux remède.

VENTE SPECIALE DE COSTUMES

Costumes en Piqué et en Crash, valant \$7.50, à écouler à \$3.00 — chacun, Vendredi et Samedi.

Bernier & West

Angle des rues Sainte-Catherine et Université.

Habillez-vous légèrement

Voyez nos Tweeds français et anglais, dans les couleurs pâles, nos Homespuns qui sont en grande vogue. Tout ouvrage est garanti. Nous n'employons que les meilleures fournitures et les plus habiles employés.

N. LEVEILLEE
MARCHAND-TAILLEUR

139, RUE SAINT-LAURENT

SULPHUR SPRING HOTEL

Hôtel des Sources Sulfuriques

27, RUE NOTRE-DAME, VIAUVILLE, MAIS.

FERD. CORRIVEAU, Prop.

TEL. BELL EAST 711.

Le Livre

Avec l'énumération des vilénies de M. Wilfrid La-rose, nous avons terminé l'appréciation des *Soirées du Château de Ramenay*. Cela ne nous empêchera pas de ménager un coin de notre journal à ceux de nos lecteurs qui voudront se renseigner sur la valeur des nouvelles publications écrites sous le ciel littéraire du Canada.

On m'a prié de continuer comme par le passé ma tâche de cicérone; et voilà que je trouve sur ma table de travail un petit livre bleu sans prétention, intitulé *Amador de Latour*, drame historique, œuvre de M. Arthur Geoffrion, un jeune avocat de notre ville.

Sur la page de garde il y avait ces mots suivis de la signature : "A mon ami Joseph Saint-Hilaire". Je pris le volume et je ne tardai pas à me convaincre que c'était un drame historique canadien, écrit en vers "spécialement pour les cercles de jeunes gens." J'essayai de le lire, j'essayai de le relire, mais je ne pus me rendre plus loin qu'au deuxième acte, et pourtant, Dieu sait toute l'archaïque patience que m'a octroyée la Sainte Providence alors que je m'amusaissais bien souvent dans mon berceau avec un biberon vide, sans penser à mal.

A mon ami Geoffrion, je conseille donc de corriger et de recorriger ses œuvres avant que de les livrer à la publicité. Les conseils d'ami ne valent pas grand chose, en matière littéraire surtout, et ne servent, le plus souvent, que de salutaire encouragement à faire pire. J'ai connu tel vieillard courbaturé sur une table de journaliste, qui voudrait aujourd'hui pouvoir rejoindre tous ses péchés de jeunesse afin d'en faire un immense feu de joie.

M. Geoffrion peut avoir certaines qualités comme poète, mais il produit trop et trop vite. Cela se voit par la forme très négligée du vers qui ne se tient le plus souvent sur ses pieds que grâce à de multiples chevilles et à des tournures platement bourgeoises.

Comme dramaturge, M. Geoffrion n'a pas fait preuve de grandes connaissances du théâtre dans son *Amador de Latour*; il a été obscur, profondément l'ami des tâtonnements et des tirades bulles de savon qu'un souffle imperceptible peut crever, autrement dit, l'idée que nous sentons germer et qui prend dix, quinze ou vingt vers avant d'éclore, pourrait, le plus souvent, après épanouissement complet, quand il a lieu, se résumer à presque rien et être renfermée dans un hémistiche.

Dans ses récits en vers, réunis à la fin du volume, récits fortement empreints de patriotisme et de nobles pensées insuffisamment exprimées, l'auteur a été quelque peu moins obscur. C'est comme si son travail de longue haleine, son *Amador de Latour*, avait été échafaudé péniblement sur les données d'un plan pauvrement conçu, mais que la réflexion et le recueillement auraient pu enrichir ou tout au moins éclaircir. Nous y rencontrons souvent des vers dans le genre de ceux-ci :

Bravo !... Je t'apprendrai pour saper l'édifice,
Y crouler de Latour, un savant artifice.
Nulle impasse pour nous, regarde sur ces eaux,
Sur le mat d'artimon du plus grand des vaisseaux...
(Premier acte — page 10)

Nous n'avons fait que prendre ces vers au hasard, et nous aurions pu en citer d'autres que nos remarques auraient été toutes aussi justifiées.

Enfin, si M. Geoffrion ne prend aucun souci de la ponctuation, il fait par contre un abus déplorable de l'épithète. Il ne surveille pas assez son style, l'anglicisme et les fautes de grammaire y fourmillent. Mais parce que M. Geoffrion est un jeune, un travailleur plein de courage et aussi parce qu'il avoue dans sa préface n'avoir jamais eu la prétention de faire grand, nous le prions de ne pas nous garder rancune de notre sévérité. Qu'il prenne en bonne part nos conseils amicaux, qu'il se remette à l'œuvre, qu'il produise mieux. Qu'il fasse éclater au grand jour une triomphante revanche et qu'il se console en songeant que bien des grands écrivains ont commencé avant lui par de pitoyables débuts.

Et ce sera alors notre plus grand bonheur de le proclamer glorieux parmi l'élite si clairsemée de nos poètes nationaux.

JOSEPH SAINT-HILAIRE

Un curieux regime penitencitaire

M. Fitzpatrick est immense ! Le Fitz des Québécois — le Fitz à M. Turgeon — Vous avez compris, n'est-ce pas ?

Vous ne comprenez pas ? — Et bien ! le Fitz à lord Russel de Killowen, qui vient de lui envoyer une copie de sa conférence à Saratoga, en échange d'une toile peinte et représentant la cloche donnée par Fitz au curé de Sillery.

Fitz a horreur de la réclusion des prisons et il en comprend toute la dureté. Aussi son cœur saigne-t-il au récit de tous les criminels, qui, ayant volé ou tué leurs concitoyens, repèrent le mal ainsi fait, en cassant de la pierre, en battant la semelle, ou en faisant autres menus travaux pour le compte de l'Etat.

Aussi les criminels, connaissant le bon cœur de notre Solliciteur-général, s'empresent-ils de faire signer des requêtes par une foule de braves gens, plus ou moins connus, lesquels demandent l'élargissement en masse des détenus des pénitenciers et des prisons.

Voici comment fonctionne la machine à ouvrir les portes des pénitenciers et des prisons en faveur des violeurs des lois.

Il faut une requête signée par quelques noms assez connus : cette requête est présentée par un personnage politique de bon aloi; le ministre de la Justice, sur ce, demande un rapport au magistrat qui a rendu la condamnation; puis, finalement, sur l'inspiration qu'il reçoit de Dieu et de ses officiers en loi, l'Exécutif du Canada avise le Gouverneur-général d'octroyer une *licence de liberté* (en français : un permis de libération conditionnelle) à l'un de ces pauvres petits persécutés des assises.

Un exemple : Il y a cinq ou six mois, un homme d'affaires se lançait dans la fabrication des faux avec un entrain sans précédent. Les faux circulaient par centaines. Arrêté et condamné à vingt-trois mois de prison, il vient de recevoir une *licence de liberté* en vertu d'une récente loi fédérale.

Dites donc, Monsieur Fitz, voyez-y : le gouvernement, dont vous êtes l'ornement et le porte-queue à l'étranger, est en train de vider les pénitenciers et les prisons du pays. Histoire, sans doute, d'y faire de la place pour les criminels du Yukon.

J'oubliais de travailler au remède. Monsieur Dandurand, puisque vous avez réussi à devenir séducteur, de gré ou de force, c'est bien à vous de faire abroger cette malencontreuse loi. Vous êtes un pur homme; rendez tout pur. Vous avez fait rater le syndicat Connors; vous avez corrigé les usuriers et les joueurs de leurs instincts en leur enlevant les occasions de s'y adonner. Purifiez notre régime pénitenciaire. Ah! venez, hâtez vos pas. Secourez-nous. Ne tardez pas !..... Au retour de votre visite aux représentants du Canada à l'exposition de la France, Joson Perrault et François, reprenez la plume à *La Patrie*, la série de vos discours au Sénat, et de vos lettres à Sir Wilfrid.

Faites abroger la loi des *licences de liberté*.

CHARLES GERIN

IL Y A VINGT ET UN ANS

Un éminent écrivain anglais, M. Reginald Stratham, envoie au "Morning Leader" de Londres un extrait d'un article du "Natal Witness" paru à la date du 7 août 1879.

"Faisant partie, dit M. Reginald Stratham, d'un petit groupe d'hommes politiques partisans, depuis plus de vingt ans, d'une politique anglaise de justice et de conciliation dans l'Afrique du Sud, je me hasarde à mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques considérations publiées par le "Natal Witness" il y a vingt et un ans. Somme toute, en faisant abstraction des complications nouvelles amenées dans la question sud-

africaine par les champs d'or, le problème qui se pose aujourd'hui dans ce continent est le même qui se posait il y a vingt ans, au moment où l'on commençait à se rendre compte que l'annexion du Transvaal était une injustice.

Dans son article de 1879, le "Natal Witness" disait : "Dans le Sud africain, la population hollandaise, qui est née sur ce sol et s'est attachée à ce sol, est la pierre angulaire de toute institution politique. C'est elle qui donnera le ton à la législation future. Sa résistance passive au progrès possède même une inappréciable valeur, puisqu'elle obligera les législateurs à ne pas outrepasser les bornes raisonnables et à ne pas tenter des expériences toujours redoutables dans les pays nouveaux. Cette population sera la fidèle gardienne de l'indépendance politique et elle résistera énergiquement, le cas échéant, à des abus de pouvoir impérial.

"En marchant d'accord avec la race hollandaise, la race anglo-saxonne de l'Afrique du Sud ferait de la bonne besogne. En suivant une politique de haine et d'injustice à l'encontre des Hollandais, les Anglais, dès que les troupes britanniques se seront retirées et que le drapeau britannique ne flottera plus sur le pays, auront infailliblement le dessous dans toutes les élections. Il est facile aujourd'hui, à des boutiquiers anglais de parler en maîtres dans les villes hollandaises. Mais bientôt le temps viendra où, dans un parlement sud-africain, une majorité hollandaise prouvera qu'elle n'oublie pas les insultes dont sa race a été abreuvée lorsqu'elle était contenue par les baïonnettes anglaises.

Chose curieuse, le "Natal Witness", à ce moment-là, déclare déjà qu'une guerre entre Anglais et Afrikanders serait une guerre civile aux yeux des millions d'indigènes, et constituerait un des plus abominables crimes qui se soient jamais vus.

P. L. M.

Henri de Régnier

Un rédacteur du *Gaulois* a rencontré à Paris M. Henri de Régnier qui est venu, comme ses devanciers, faire la tentative d'inculquer certaines notions d'art aux Américains, et a eu avec le poète-romancier la conversation suivante :

— Vous êtes content de votre voyage en Amérique ? — Mais oui ; d'abord, j'ai été très aimablement accueilli partout et puis, j'ai vu un pays curieux pour nous autres, habitants d'un vieux monde.

— Quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu, a dit Lafontaine ; votre voyage nous vaudrait-il le régal d'un volume ?

— Un volume, je ne pense pas, car tout a été dit sur l'Amérique et fort bien, mais je ne dis pas que, sous forme d'articles, je ne raconterai pas mes impressions. Oh ! mes impressions de choses vues seulement, car j'estime que l'on ne peut rien savoir d'un pays où l'on a passé si peu de temps. Il faut être mêlé intimement à la vie journalière d'une société pour la connaître ; en Amérique, par exemple, pays d'affaires, il serait infiniment intéressant de voir à l'œuvre ces prodigieux brasseurs d'affaires, mais moi, je n'ai eu que la vision superficielle de quelque Américain penché sur son téléphone, un cigare aux dents et c'est tout !

— Mais quelle est votre impression générale sur l'Amérique ?

— Mon impression générale ? C'est qu'il faut se hâter d'aller là-bas, si l'on veut avoir vu cette curieuse société encore jeune. Dans dix ans, il sera trop tard. Les grandes affaires, les grandes fortunes sont faites : une évolution a lieu, une aristocratie se crée dans ce pays classique de l'égalité, et je ne serais pas étonné qu'il arrive à posséder bientôt une sorte de petite féodalité moderne...

Le sympathique poète-romancier, après avoir fait l'éloge de la presse américaine, raconte entre autres anecdotes que beaucoup de journaux d'outre-mer, voulant publier son portrait mais ne le possédant pas, le représentaient sous les traits... de M^{re} Labori ! Le croyant professeur, ils avaient tout simplement choisi un personnage à toque et à rabat !

JOINVILLE.

J.-B. LEGAULT

Maréchal Ferrant,

Angle de l'avenue Hotel-de-Ville et de la rue Ontario.

Mme A. BESSETTE,

Modiste de Chapeaux, Robes et Manteaux.

Vous trouverez un assortiment complet de Chapeaux garnis avec le plus grand soin.

Une Académie de Coupe est attachée à l'établissement

215, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

LE SOCIETE NATIONALE DE SCULPTURE.

Le prochain tirage aura lieu le 20 juin 1900, au No 175 rue Saint-Jean, Québec.

OUVRAGES D'ART.

1 Lot	\$15,000	\$15,000
1 Lot	4,000	4,000
1 Lot	2,100	2,000
1 Lot	1,000	1,000
2 Lots	500	1,000
5 Lots	200	1,000
25 Lots	60	1,500
60 Lots	25	1,500
100 Lots	40	4,000
200 Lots	20	4,000
300 Lots	12	3,600
500 Lots	8	4,000

LOTS APPROXIMATIFS.

100 Lots	\$ 20	\$ 2,000
100 Lots	12	1,000
100 Lots	8	800

LOTS TERMINATIFS.

996 Lots	\$ 4	\$ 3,960
999 Lots	4	3,920

3,500 \$53,627
Prix des billets, 25c, 50c et \$1.000. En vente partout.

Bargains dans tous les
DEPARTENENTS
Pour VENDREDI et SAMEDI

Bernier & West

Angle des rues Sainte-Catherine et Université.

Alexandre Duclos,

360, rue CRAIG, en face du Carre Viger.

TELEPHONE BELL MAIN 1499

CHARBON SANS PIERRE NI POUSSIERE.--BOIS SAIN ET SEC

SATISFACTION GARANTIE

LACKAWANA CHARBON SCRANTON

Chesnut et le Stove, la tonne.....	\$5.50
Egg et le Furnace, ".....	5.25
Chesnut et le Stove, par 100 lbs.....	.35
" " 500 lbs.....	1.40
Egg et le Scoth, par 100 lbs.....	.30
Au panier.....	.20

COKE-SPECIAL

Le Chaldron.....	\$ 3.15
Le voyage.....	1.60

BOIS

Erable, la corde.....	\$6.50
Merisier, ".....	6.00
Epinette, ".....	5.25
Slabs, ".....	4.00
Slabs, au voyage.....	1.00

SPECIALITES : BOIS SCIÉ ET FENDU, QUALITÉ EXTRA

Bois mou, au voyage.....	\$1.50
" mêlé, franc et mou, au voyage.....	1.75
" franc, au voyage.....	2.00
" mou, la poche.....	.20
" franc, ".....	.25
" rognure de moulin, au voyage.....	1.00

OUVERT LE SOIR, (specialement le samedi.)

L.-J. RIVET,

418, rue Rachel,
MONTREAL.
Telephone, Est 1685.

Exposition Universelle de Paris

Voyage particulier

DONNANT DROIT AUX AVANTAGES SUIVANTS :

- 10 A un séjour de deux jours à Londres.
- 20 A un séjour de six jours à Paris.
- 3° Au transport en voiture, de la gare à l'hôtel et vice versa.
- NOTA.—Pour les repas, il demeure entendu que les voyageurs peuvent les prendre, soit à l'hôtel, soit dans un grand nombre de restaurants dont la liste leur sera remise, et dans lesquels ils donneront un coupon spécial qui leur sera remis à Paris.
- LES VOYAGEURS AURONT DROIT DE PRENDRE UN REPAS PAR JOUR A L'INTÉRIEUR de l'Exposition, dans les établissements qui leur seront désignés.
- 4° A six entrées à l'Exposition.
- 5° A une visite générale de Paris, en voiture, avec guide.
- 6° Aux soins gratuits des guides, courriers et interprètes qui se tiendront aux gares, aux hôtels et dans l'intérieur de l'Exposition.

Le séjour en Europe pourra être prolongé à volonté, aux frais et dépens du voyageur, mais, afin d'assurer le retour, il sera bon de retenir sa place, soit avant le départ, soit en arrivant à Liverpool, auprès du représentant de la Compagnie Dominion à bord du Steamer.

Les départs auront lieu de Montréal à 9 hrs a.m., les 2, 16, 23 juin. Les 7, 21, 28 juillet. Le 11 et le 25 août, et de Québec, à 6 hrs du soir par les magnifiques Steamers de la Compagnie Dominion dont les noms suivent :

VANCOUVER, DOMINION et CAMBROMAN

DES DETAILS PLUS COMPLETS SERONT DONNES SUR DEMANDE.

Prix : 1re Classe, \$196. 2e Classe, \$145.

....AVIS IMPORTANT....

Le grand nombre de personnes qui feront la traversée au mois de juin, juillet et août, va nécessairement forcer les voyageurs à retarder leur départ s'ils ne RETIENNENT LEUR PASSAGE au moins un mois avant, en faisant un versement de \$10.00 en acompte pour retenir leur passage.

*Les guides se distinguent par une casquette rouge avec étoile d'argent.

1

Chez

J.-A. DELISLE

1545, RUE SAINTE-CATHERINE,

Merceries ! Merceries ! Merceries !
DES BONNES TRANSACTIONS A FAIRE

L'annonce est ordinairement impuissante à faire comprendre la valeur de certains articles hors-ligne que les marchands mettent en vente. Aussi ne perdons-nous pas notre temps à nous étendre sur la richesse de notre nouvel assortiment de merceries, mais insistons-nous seulement auprès du public connaisseur qu'il voit une seule fois notre établissement.

C'est sur notre département de chemises avec plastron de soie et de zéphir que nous attirons l'attention des visiteurs. Ces chemises sont ravissantes à la vue; elles sont aussi douces à porter. Ces chemises à \$1.00, \$1.25 et \$1.50 sont un rêve.

D'inférieure qualité, mais de bonne toile, un autre job de chemises de couleurs à 50 cents et 75 cents.

Et les cravates ! C'est par sa cravate qu'un homme montre son bon goût et sa distinction. Nous l'avons compris et nous avons pris les mesures pour que les plus exigeants soient satisfaits. Ligne spéciale à 50 et 75c. Pour les chaleurs, n'est-ce pas qu'un léger complet de toile ou de lustrine (alpaca) sauve de bien des sueurs et de bien des accablants ? Pourquoi s'en priver lorsque ces vêtements coûtent si peu cher au Magasin de Merceries de

J.-A. Delisle, 1545, rue Sainte-Catherine.

M. BOURASSA

Le loyal défenseur des traditions canadiennes-françaises, puisqu'on lui refuse le titre de fidèle député de Sa Majesté, M. Henri Bourassa, est arrivé hier soir à Montréal.

Nous nous sommes empressés d'aller lui offrir nos félicitations. Les jeunes journalistes, nos confrères, lui ont aussi présenté une adresse fort louangeuse, signée par eux tous.

Le brave et jeune député de Labelle a chaleureusement remercié ses jeunes amis de leurs sympathies :

— Je suis heureux, a-t-il dit à ceux qui lui souhaitaient la bienvenue, de constater que les jeunes gens ne sont point insensibles aux exemples que nous leur offrons. Mais vous me félicitez d'un discours qui n'a rien d'extraordinaire. Je n'ai fait que soulager ma conscience et vous avouez n'avoir pas pensé soulever tant de protestations en faisant remarquer que je n'approuvais pas l'établissement de la domination anglaise sur toute l'Afrique du Sud.

« J'entrais à la Chambre au moment où sir Charles Tupper terminait son discours. Je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil sur la proposition, de réaliser la portée de ce passage de la fameuse adresse de félicitation à la Reine et de me lancer tête baissée dans la fosse aux bêtes.

« Remarquez que sir Wilfrid Laurier avait répondu, mardi, à une question que je lui avais posée, que le gouvernement n'avait aucune opinion à exprimer sur le règlement de la guerre anglo-boer. Et voici qu'il vient, deux jours après, fourrer dans son adresse un paragraphe équivalant à une opinion en faveur de l'abolition des deux républiques et de leur mise en tutelle.

« Je vous dis ceci pour que vous puissiez répondre à ceux de nos adversaires qui trouvent que ma protestation n'était pas opportune.

Nous terminerons ce trop court compte rendu d'une entrevue que nous avons eue au débotté avec le sympathique député en lui redisant nos plus chaleureuses félicitations pour son attitude aussi courageuse que patriotique. Nous ne savons ce que l'avenir lui réserve mais nous croyons pronostiquer à coup sûr que si M. Bourassa persévère dans la ligne de conduite qu'il a tenue jusqu'à ce jour, de hautes destinées l'attendent dans notre pays. L'honorable Mercier est mort depuis longtemps et personne n'a été appelé à recueillir sa succession. La place est toujours vacante et notre ami est déjà désigné par l'opinion publique pour la prendre. Le peuple canadien-français est fatigué d'être l'ennemi des politiciens indignes qui extorquent un vote par de belles promesses qu'ils s'empressent d'oublier, sitôt élus.

Les hommes politiques honnêtes sont rares. M. Bourassa est du nombre. Il nous en a donné des preuves indiscutables. Toutes les sympathies populaires lui sont dès ce jour acquises.

M. Bourassa est descendu au Viger. Il part cet avant-midi pour Saint-Lin où il est invité à adresser la parole à une assemblée de colonisation. Il reviendra ce soir et regagnera immédiatement la Capitale.

M. Bourassa est en radieuse santé et paraît avoir toute la force de répondre encore une fois à messieurs les loyalistes, si toutefois nouvelle envie leur prend de faire souscrire les Canadiens-français à des félicitations pour Chamberlain et à des encouragements à sa politique.

NOTES D'ART

A ceux qui prétendent que la population de Montréal est encore bien arriérée au point de vue musical, et que le contact ou l'influence de la musique américaine a faussé les saines idées que le public aurait pu avoir sur la musique, idées à l'état embryonnaire, nous conseillons de se rendre le mercredi soir, au Parc Sohmer. Là, ils pourront constater que les vrais dilettanti avides de déguster un chic programme sont plus nombreux qu'on ne pourrait s'imaginer. Et s'ils sont assez incrédules pour s'imaginer que la plupart ne s'y rendent que par snobisme, nous les prions de se donner la peine de regarder autour d'eux. Ils seront alors convaincus de toute l'attention portée à l'exécution des pièces qui figurent au programme.

Il y avait foule, mercredi dernier, et nous y avons même rencontré presque tous ceux qui s'intéressent de loin comme de près, au progrès de l'art musical au Canada.

C'est qu'il fait bon de se promener sous les arbres dans la douceur du soir, de respirer librement la brise du fleuve ou de s'attabler par groupes, pour déguster un bon vin et se saturent l'âme des plus purs chefs-d'œuvre de la musique moderne.

Il nous a fait plaisir d'entendre de nouveau la marche du deuxième acte de *Tannhäuser* bien qu'elle nous ait paru exécutée dans un mouvement un peu trop accéléré; pas assez cependant pour dénaturer l'œuvre. Y eût-il tout au plus, un léger manque de respect envers la tradition? Par contre l'ouverture de *Robespierre*, superbement exécutée, a soulevé un enthousiasme indescriptible des premières mesures du motif de la Marseillaise. M. F. Boucher a délicieusement gazouillé sur son piccolo un *Ramage d'oiseaux*, composition de Pfifer.

Le premier mouvement de la Symphonie en «ut» de Beethoven nous a vivement intéressés comme pièce de résistance. Mais le *Tramontana* nous a paru le clou de la soirée. Cette émouvante mélodie du grand Schumann a été exécutée avec un ensemble et une précision rare. Enfin une *Valse* de Chopin nous a jeté en plein romantisme et nous a fait songer aux vers d'Alfred de Musset.

Mlle Bellini est une chanteuse qui a de la voix mais elle nous a chanté de la musique américaine. Cette musique qui n'a d'autres charmes que celui d'être d'une interprétation facile et que nous ne pouvons analyser sous aucun côté artistique. Enfin M. Ocellier a du revenir deux fois après avoir reçu une véritable ovation de la part des spectateurs.

Un des auteurs dramatiques qui gagnent le plus d'argent, à cette heure, est M. Edmond Rostand, entré, grâce à Dieu, en pleine convalescence.

Songez donc! *L'Aiglon* fait, chaque jour, ses 11,000 francs, ci : 1,300 francs de droits, et *Cyrano* ses 10,000 francs, ci : 1,200 francs. En sorte que l'heureux poète enrichit quotidiennement 2,500 francs (\$500) — un budget de roi.

S'il est vrai de dire qu'il n'est pas de sots métiers, il est juste de penser qu'il y a des métiers qui sont loin d'être sots.

On prête à M. Ocellier, le baryton soliste du Parc Sohmer, l'intention de former une troupe d'opéra comique, d'opérette et de comédie qui devra donner des représentations au Monument National, lors de la prochaine saison. M. Ocellier partira au mois de septembre pour Paris, afin de voir au choix et à l'engagement des artistes.

Il nous a fait plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un nouveau collaborateur. C'est un tout jeune poète du nom de Louis Dantin, un ami de cœur de M. Emile Nelligan. Par sa pièce intitulée *Ame-Univers*, que nous publions en première page, le public pourra juger de ce nouveau venu qui est loin de manquer de souffle, d'envolée, de lyrisme.

Nous avons assisté à la dernière audition de Melle Victoria Cartier, jeudi dernier, à la Salle Karn. Mais le rapport de M. Charles Labelle, qui a sans doute voulu plaire à Melle Cartier, et que nous publions dans une autre colonne, nous exempté de donner notre appréciation. Honni soit qui mal y pense.

La disparation récente d'un jeune homme qui s'était fait connaître sur la scène du Monument National où il remplissait les rôles dans les représentations des Soirées de Famille a ému l'âme d'un tel point la malveillante rumeur que l'on concluait hier à un enlèvement dramatique, ni plus ni moins.

Nous tenons à donner un mot d'explication pour la sauvegarde de la réputation des Soirées de Famille qui ne méritent aucun soupçon.

Le monsieur disparu, qui, par parenthèse, a été remercié par la direction des soirées de Famille, il y a plus de quinze jours, était employé à la succursale d'une banque canadienne, rue Sainte-Catherine. Vers le 24 mai, il prenait la poudre d'escampette en laissant dans ses livres un déficit sur l'importance duquel les comptables de l'institution ne montrent aucun empressement à renseigner les journalistes, histoire sans doute de n'effrayer personne.

Voilà le motif de la disparition. Les chercheurs de pittoresque devraient bien laisser au théâtre les détails dramatiques et surtout ne pas répéter les cancanes ridicules sans aucun souci des réputations.

Vient d'avoir lieu, à Rouen, l'inauguration du monument de Guy de Maupassant, du célèbre et infortuné auteur de *La Maison Tellier*.

La cérémonie a été présidée par M. José-Maria de Hérédia, qui prononça une allocution.

Il appartenait, en effet, au grand poète qui fut l'ami de Maupassant, de dire le clair génie de l'auteur d'*Une Vie*, son œuvre si française, si forte et si humaine.

La ville de Rouen a donné à la cérémonie tout l'éclat et toute la pompe nécessaires et honora de son mieux la mémoire d'un des plus célèbres enfants qu'elle a vus grandir. A cette occasion, nous empruntons à l'œuvre du grand romancier une des plus poignantes et une des plus admirables nouvelles qu'il ait écrites : et nous la publions dans notre huitième page ne craignant pas de recevoir de personne le reproche de donner trop de ces belles choses, en ce moment surtout où la gloire de Maupassant remplit la France et hante le cerveau de nos littérateurs.

Samedi prochain, mademoiselle Céline Marier donnera à la salle Karn, une audition d'élèves. Le programme contient plusieurs noms favorablement connus dans le monde des chanteurs et chanteuses, et chose rare, nous y trouvons un trio qui ne sera pas du tout banal : Mademoiselle Antoinette Panetton (6 ans) chantera une berceuse, et M. Kellert (10 ans) fera une partie obligée de violon, alors que Mademoiselle Bertrand (5 ans) accompagnera au piano. Voilà de la nouveauté!

Accusons réception d'un nouveau livre intitulé *Carabinades* et dont l'auteur est un jeune romancier bien connu dans le monde des lettres canadiennes : le docteur Choquette. Nous nous souvenons des *Ribaud* et de *Claude Paysan* et nous aimons à croire que l'auteur a répandu dans cette troisième production tout le parfum du terroir dont il a parsemé ces deux derniers romans. La toilette typographique pour être originale n'en est pas moins... enfin, Saint-Hilaire nous en causera dans le prochain numéro.

Le Chœur du Gesù, sous la direction de M. Alex M. Clerck donnera mardi soir dans la salle académique du Gesù, un concert d'œuvres modernes. L'orchestre de l'union Sainte-Cécile a prêté son concours ainsi que Melle Blanche Dubois et Anna Gervais et MM. Pruneau, Masson, Arnoldi, Jodoin, Pruneau et Letondal, Ce dernier, organiste au Gesù.

GUSTAVE COMTE

La guerre en Chine

Les Russes

Shanghai, 9—Soir—Une dépêche de Tien-Tsin, datée de vendredi, 8 juin, dit que 500 soldats russes sont à la veille de débarquer en cet endroit. La dépêche ajoute que Fung-Chu a été pillé et brûlé, mais que les missionnaires sont sains et saufs.

Les Chinois

Tien-Tsin, 9—Soir—Il est certain que, seules, les puissances étrangères, et par un mouvement énergique, pourront améliorer la situation qui est devenue tout-à-fait critique depuis surtout que les Boxers se sont assurés de l'appui non dissimulé de l'impératrice douairière qui vient de lancer un édit dénonçant le général Nih-Si-Chong, accusé d'avoir mis à mort quelques-uns des facteurs de la révolte des Boxers.

L'édit est rédigé en des termes qui ne laissent aucun doute sur les sympathies que le trône du Céleste Empire témoigne aux Boxers qui sont officiellement qualifiés de «bons citoyens». En outre de la dénonciation, l'édit ordonne au général Nih-Si-Chong de retourner au milieu de ses troupes qui sont en garnison à 80 milles du théâtre de l'éméute. On prétend ici que la première mesure des puissances, pour la conservation de la vie et de la propriété des étrangers devrait être de s'assurer la surveillance des chemins de fer de Pékin.

Tien-Tsin, 8—On dit que le général Tung-Tung-Siang, de Kan-Su, et que le général Sung-Chin ont reçu l'ordre de disperser les Boxers. On croit que le général Nih-Si-Chong a encouru la disgrâce de la reine douairière pour avoir mis à mort des Boxers qu'il avait l'ordre d'apaiser simplement.

Washington, 9—Soir.—A l'ambassade chinoise, les diplomates interrogés manifestent la plus grande prudence et surtout beaucoup de réticence dans leurs réponses. Ils ne veulent pas avouer avoir reçu des ordres du gouvernement chinois. Les diplomates du Céleste-Empire ne parviennent cependant pas à cacher leur surprise de savoir que les Boxers sont au nombre de quatre millions.

Les Japonais

Yokokama, 10—On croit que le marquis Ito refusera d'accepter d'être placé à la tête de libéraux et que, par conséquent, le marquis Yamagata demeurera premier ministre jusqu'à la réouverture de la Diète, en novembre prochain.

Les Anglais

New-York, 10—Le correspondant londonien du *World*, qui décrit l'impression que produit dans la capitale anglaise l'agitation des Boxers, dit que les Anglais sont sérieusement alarmés, ils croient que le mouvement de ces sectaires s'est fait à l'inspiration des Russes qui profitent de l'empirement actuel de la Grande-Bretagne au Transvaal pour diviser la Chine et en prendre les morceaux qu'ils convoitent depuis longtemps.

Il n'est plus secret que lord Salisbury fait tous les efforts du monde pour s'entendre avec la Russie, mais en même temps que le Czar encourage les négociations avec l'Angleterre, il assure toujours davantage ses chances de réussite chez les Chinois; et il est certain qu'une fois que les Russes auront atteint les territoires jaunes, ils s'y installeront à leur aise. Les empiétements des Anglais en Egypte ont donné plus que raison aux Russes de ne point se gêner en Chine.

La correspondance n'a pas ralenti d'un instant, toute la semaine dernière, entre l'ambassadeur Choates et lord Salisbury. Et l'on pense qu'en même temps que le premier ministre anglais s'efforce d'en arriver à un compromis avec la Russie, il travaille avec une ardeur égale à s'allier les Etats-Unis.

Les Français

Paris, 9—Soir—Il est officiellement annoncé que l'amiral Courroujous, à Taku, a dépêché un nouveau détachement de cinquante hommes à Tien-Tsin.

Un cablogramme de Yun-Nan-Sen, daté de jeudi soir, dit que la situation faite aux étrangers devient intolérable à tel point que le vice-roi a annoncé qu'il était impuissant à les protéger.

Le consul français, à Lang Chaw, a été averti de l'état des choses à Pékin et s'est immédiatement réfugié à Tien-Tsin avec les agents consulaires et les missionnaires. Le consul français à Mong-Tsé a fait de même.

Le gouvernement chinois a été notifié qu'il avait tenu responsable de la vie des Français et que s'il négligeait de les protéger, le gouvernement français leur donnerait la protection qu'ils demandent.

Les Américains

Washington, 10—L'amiral Remy informe le département de la marine que le cuirassier *Nashville*, avec plusieurs régiments d'infanterie à son bord, a quitté Cavite vendredi soir pour Taku.

Le département de la marine a heureusement des ressources à Shanghai, et les vaisseaux déjà en rade devant cette ville, pourront se rendre à Tien-Tsin en la moitié du temps requis par le *Nashville* pour faire son voyage.

Le *Monocacy*, qui était à Shanghai, a aussi reçu l'ordre d'aller rejoindre l'amiral Kempf, à Taku.

Le *Castine* et le *Yorktown* sont aussi à Shanghai et prêts à prendre la mer et à répondre à l'appel de l'amiral Kempf.

New-York, 9—Soir—Une dépêche spéciale de Norfolk va au *Evening Post* dit que les vaisseaux de guerre *Massachusetts* et *Indiana*, qui viennent d'arriver à Hampton Roads, ont immédiatement commencé à s'approvisionner de charbon. Chaque vaisseau prendra mille tonnes de combustible. On a cru que ces navires allaient être envoyés dans les eaux chinoises; on semble maintenant informé qu'ils vont plutôt croiser sur le littoral ture.

Washington, 9—Soir—Dans le rapport qu'il envoie chaque soir au secrétaire Hay, le ministre Conger, en Chine, dit que la situation ne s'améliore pas du tout et que devant l'inertie des troupes chinoises, les puissances étrangères seront obligées d'empêcher elles-mêmes la destruction des chemins de fer qui continuent.

Saint-Petersbourg, 10—Il est déclaré que le gouvernement est fermement résolu d'intervenir énergiquement, par les armes, dans la situation de la Chine, si la pression contre les étrangers ne cesse promptement. Le gouvernement n'a pas l'intention de se retirer du concert des puissances européennes.

Washington, D.C., 10—Le général MacArthur a câblé, au gouvernement, le rapport suivant de la capture du général Pilar : «Manille, 9 juin. La police indigène a capturé le général insurgé Pio Del Pilar, ce matin, on l'a rencontré dans une reconnaissance qu'il faisait dans les environs de San Pedro de Macati.—MacArthur.

Le général Schwan estime ainsi l'importance de cette capture : «La prise du général Pio del Pilar, annoncée par le général MacArthur, est des plus importantes. Pilar est considéré comme le plus dangereux des chefs rebelles, et le fait que sa capture a été opérée par la police indigène de Manille, nous témoigne la loyauté de ce corps à la cause américaine.

Dernière heure

Londres, 10.—Le mouvement des Boxers est plus accentué que jamais. La destruction d'une chapelle russe à Tung Tingan, décidera la Russie à expédier de nouvelles troupes. La mission américaine à Pêi-Tang-Chow, a été rassemblée. On dit que le vice-roi de Chilli a résigné.

On propose d'appeler Li-Hung-Chang à Shanghai.

Pav-Ting-Fu brûle. Les chemins de fer de Tien-Tsin ont suspendu son trafic.

La Guerre en Afrique

La «surprenante activité» des Boers

Londres, 9—Soir—Londres semble quelque peu s'émouvoir de la «surprenante activité» des Boers qui viennent de couper les lignes de communications de lord Roberts, à Roodeval, au nord de Kroonstad, dans la «Colonie de la Rivière Orange», nouvelle dénomination de l'Etat Indépendant d'Orange.

On n'a pas encore reçu de renseignements sur la force de cette colonne boer qui vient d'arriver à Roodeval, à moins que ce soit le détachement de 2,000 Boers qui, d'après une dépêche boer, sont partis de Handerton afin de couper la ligne de Roberts. Les autorités estiment sans doute la situation embarrassante, du moins temporairement, puisqu'elles viennent, non seulement de renforcer la garnison de Kroonstad, mais aussi de dépêcher vers cet endroit menacé des régiments de la Colonie du Cap.

Roodeval est une forte position qui s'élève à 35 milles du nord de Kroonstad, et d'où l'ennemi peut donner du fil à retordre à Kelley-Kenny qui ne peut y diriger sa cavalerie employée à couper la retraite des Boers.

A l'heure présente, trente-six membres de la Chambre des Lords et vingt-cinq de la Chambre des Communes sont actuellement sous les armes, en Afrique-Sud.

On croit à Cape Town que les provisions et les munitions des Boers ne leur permettront pas de prolonger la lutte pendant plus de huit semaines. On croit aussi que les Boers auront à diriger une grosse partie. Leurs forces à repousser le harcèlement des Caffres.

Implaçable!

Londres, 10—Une dépêche spéciale de Durban, Natal, nous apprend qu'une ville en lieu-jedi à Lang's Neck. Les Boers auraient offert de se livrer sans conditions, mais le général Buller n'a pas voulu entendre parler de conditions.

DEPECHE DE PARTOUT

Aux Philippines

Manille, 10—Un détachement du 45me d'infanterie a été attaqué, le 29 mai dernier, près de Daet, dans la province de Cebu, par une bande de capitaine Albert Steinhäuser a été blessé trois fois, deux hommes ont été tués, huit blessés et un autre est disparu. Les pertes semblent considérables du côté des insurgés.

Manille, 10—Le plus tenace et le plus agressif chef philippin, le général Pio Del Pilar, qui a été capturé avant hier soir, a été trouvé à la Guadeloupe, à six milles à l'est de Manille, par quelques agents indigènes. C'est le capitaine avec douze hommes de police et un détachement du 31ème régiment qui a opéré l'arrestation alors que le général était réfugié dans une certaine maison qu'on fut obligé de cerner. Arrivé à Manille, hier matin, le général Del Pilar a été positivement identifié.

Le Bicycliste Clayson

Tacomra, Wn. 10—H. J. Heiney, qui s'en revient de Skagway, dit avoir trouvé le corps de Fred, Clayson, le bicycliste assassiné, sur un banc de sable en bas des rapides. Le corps a été identifié à l'aide du signalement donné lors de l'offre de la prime de \$1,000 faite à quiconque le découvrirait.

Tir américain

Toronto, Ont., 10—Le *World* d'hier matin suggère un concours entre les tireurs américains et les tireurs canadiens. Plusieurs militaires approuvent cette suggestion. Les associations américaines ont déjà fait des ouvertures aux Canadiens, et les membres ont dit qu'ils seraient fiers de se mesurer avec les nôtres dans un concours international. Plusieurs obstacles ont été soulevés à propos des conditions, mais tout s'arrange. Un comité a été formé dans le but de faire mûrir l'idée et d'y intéresser le gouvernement.

Don Carlos et la princesse Elvire.

Paris, 10.—On se rappelle que la princesse Elvire, qui quitta sa famille pour suivre à l'étranger le peintre italien Folchi, avait intenté un procès à son père, le prétendant à la couronne d'Espagne, pour l'obliger à lui restituer la part qu'elle prétendait lui revenir dans la succession de sa mère, feu la princesse Marguerite, première femme de don Carlos.

Le tribunal de Lucques, qui avait à juger cette affaire, vient de rendre son arrêt. La princesse Elvire est en partie déboutée de sa demande. La cour décide en effet, que les biens de la princesse Marguerite doivent être divisés en quatre parts. Trois de ces parts vont aux princesses Elvire, Béatrice et Alice et la quatrième part doit être divisée entre le prince de Bourbon et don Bianca. Quand aux bijoux de leur défunte mère, ils doivent également être partagés entre les cinq enfants.

Mais le jugement déclare qu'il n'y a pas à diviser le revenu total de 32,500 florins de feu la princesse Marguerite et ajoute qu'aux termes du contrat de mariage de la princesse avec don Carlos celui-ci doit garder l'entière propriété du revenu total de sa première femme et que, par conséquent il n'a pas à payer à la princesse Elvire la part de cette dot que celle-ci réclame.

Ils tremblent

Paris, 10.—D'après les informations reçues de Londres, le monde officiel anglais est de plus en plus alarmé des événements du Maroc. Il craint que les troubles qui éclatent à peu près sûrement à la suite de la mort du grand vizir, et que ne pourra réprimer la main débilite du jeune sultan ne fournissent à la France l'occasion d'envahir le Maroc pour protéger sa frontière algérienne, et de s'annexer le sultanat, de complicité avec l'Espagne, dont l'acquisition aurait été obtenue moyennant promesse d'un agrandissement des possessions espagnoles sur la côte nord.

Et cette perspective, qui donnerait à la France une situation prépondérante dans la Méditerranée occidentale, tout en ébranlant le prestige et la sécurité de l'Angleterre en Egypte, ne trouble profondément les ministres anglais, qui ne voient pas comment l'Angleterre, dont toute l'armée est dans l'Afrique du Sud, pourrait s'y opposer. Ce cauchemar et plusieurs autres sont le commencement de l'explication de la criminelle politique de M. Chamberlain contre le Transvaal.

La cure du repos.

Londres, 10.—La société de Londres, épuisée, éternée par l'excitation de la guerre, s'adonne ce moment, dit le *Daily Mail*, à une nouvelle cure qui a toute la vogue des choses nouvelles. C'est la cure du repos. Assez de chloral, assez de morphine, disent les nobles patients. Plus même de ces inondations d'eau de Cologne qui, récemment, avaient

remplacé pour beaucoup la morphine, et qui n'étaient, au fond, qu'une façon de s'endormir par le nez. Rien que du repos. Mais quel repos!

Dans les institutions qui viennent de se fonder tout autour de Londres pour y recevoir les névropathes de toutes catégories, le malade doit commencer par rester au lit pendant une ou deux semaines, sans bouger, sans parler, sans lire ni écrire, sans penser si la chose est possible. Beaucoup de gens, qui s'accommodent de cette dernière condition ne peuvent supporter les autres. Ceux qui restent sont à la fois gravés, massés et électrisés. A six heures du matin, bouillon de bœuf, à sept heures, une tasse de café noir, à huit heures un plat de gruaux, une tasse de crème, un œuf, pain et beurre, chocolat, à onze heures, dix onces de lait, à deux heures, une demi-livre de bifteck, pommes de terre, choux-fleurs, une grande tasse de lait; à quatre heures lait pain et beurre; à six heures, un bol de bouillon gras; à huit heures, au solé, une grande tranche de rôti de mouton, haricots, pomme de terre, fruits en compote et crème, lait; à onze heures, soupe à la viande. Tel est le menu d'un seul jour pour une dame de trente ans, névrosée et malade de l'estomac.

Après une semaine, les malades peuvent se lever. Ils vivent constamment en plein air, du matin au soir, hiver ou été, enveloppés, coiffés et chaussés de caoutchouc, de laine ou de fourrure s'il pleut ou s'il fait froid.

Le traitement dure cinq semaines et coûte très cher.

Le Sport

LA CROSSE

LE NATIONAL INAUGURE SON TERRAIN EN BATTANT TORONTO

En vue du fait que la joute d'hier après-midi entre Toronto et le National était la seule attraction sportive importante, à Montréal et que la température était superbe nous n'avons pas trouvé que l'assistance y était bien considérable.

La partie fut une belle exhibition de notre jeu national. Les équipes étaient bien balancées et les Toronto ont fait meilleure figure que le score semble l'indiquer, mais contre le National la lutte était inutile. Nous serons des plus étonnés si notre club avec l'équipe qu'il a actuellement à sa disposition, perd une seule partie au cours de la saison.

La surprise du jour pour la majorité des spectateurs fut le jeu sûr et brillant de l'Heureux notre nouveau gardien des buts. St-Aubin s'est aussi surpassé et Cousineau et McKeown ont été fort en évidence dans le home. Les autres étaient gardés de très près, les joueurs de défense de Toronto leur laissant peu ou moins de chances de se faire remarquer. Notre défense est toujours la même, c'est dire qu'elle est à peu près invincible et qu'on n'en a jamais vu une pareille sur aucune autre équipe de crosse.

Le jeu très brillant fut, de plus, exempt de brutalité. Les joueurs étaient : National, L'Heureux, goal, J. Valois, point, Alph. Valois, cover, Kavanagh, Marcellin St-Aubin, défense Brown, centre, Cousineau, McKeown, Dade, home, Brennan, outside, Henry inside, Foley capitaine.

Toronto, Hanley, goal, York, point, Clewes, cover, Stewart, Lambie, lier, défense, Fred Moran, centre, Frank Moran, Querie, Suite, home Lillie, outside, Greagriff, inside, P. Knowles, capitaine.

Juges : M. Geo Carpenter, Umpire : MM. Frank Wall et Wm. Wells, chronomètre M. M. R. J. Kearns et H. A. Lacoste.

SOMMAIRE :

Partie	Club	Entrée par	Temps
1	National	McKeown	5 mins.
2	Toronto	Querie	9 "
3	National	Brennan	4 "
4	"	Dade	6 "
5	"	"	11 "
6	Toronto	Snell	7 "
7	National	Henry	7 1/2 "
8	"	Brennan	14 "

LES SHAMROCKS DEFAITS A OTTAWA

Ottawa, 10.—Malgré l'absence de plusieurs de leurs meilleurs joueurs, les Capitals ont réussi à vaincre les champions de 1890.

Le résultat, qui est de 5 à 2 en faveur des Capitals ne démontre pas la force respective des deux clubs. Les Shamrocks qui s'étaient rendus à Ottawa avec la ferme volonté de gagner, n'auront pas lieu de se plaindre s'ils ont perdu, car la joute fut très scientifique et fut remarquable par le jeu très brillant des vingt-quatre athlètes figurant sur le terrain. Suit le résultat.

1	Capital	1 minutes
2	Shamrock	10 "
3	Capital	8 "
4	"	7 "
5	Shamrock	30 seconde
6	Capital	9 minutes
7	"	8 "

LIGUE INTERPROVINCIALE

QUÉBEC 8. SHERBROOKE 0.

Les Sherbrooke et les Québec se sont rencontrés, hier dans une partie de ligne. Bien que l'avantage fut d'un seul côté, les Sherbrooke luttèrent avec ardeur quand, finalement, se voyant battus, ils abandonnèrent le jeu après avoir essayé un échec complet. Les Québec prirent les huit parties qui furent entières. Quand les Sherbrooke se retirèrent, il restait encore 20 minutes à jouer.

Durée des parties : 10, 7, 13, 5, 4, 2, 4, 8 minutes.

BASE BALL

LIGUE DE L'EST

DEUX DEFAITS

A une heure avancée de la nuit, la Compagnie de télégraphe n'avait pas eu l'obligance de nous envoyer les «scores» détaillés des parties de base-ball perdues par Montréal à Toronto. Nous nous voyons forcés de priver nos lecteurs de ces intéressants renseignements et de nous borner à leur annoncer que Toronto a gagné la première partie par 13 points à 7 et la seconde par 3 à 0. Dans la dernière partie Duggleby, notre ancien pitcher, a fait son début sur l'équipe de Toronto

Au jour d'aujourd'hui

Le temps est aux enthousiasmes dévergondés. Rudyard Kipling, avec sa poésie incohérente d'énergumène, a soufflé sa note délétère dans les bas fonds, et sa lyre semble avoir mis toutes les cervelles à l'envers chez une partie de la population anglo-saxonne.

C'en est à tel point que les hommes sérieux et de bonne foi, à quelque race qu'ils appartiennent, se demandent, étonnés, avec épouvante, en présence des faits qui se produisent presque chaque jour sous nos yeux, si nous n'entrons pas de plein pied dans une période où l'hystérie, l'épilepsie et la folie intense régneront à l'état latent parmi notre pauvre humanité.

J'entends parler des lieux, heureusement rares encore, où ce dévergondage moral et néfaste a exercé ses ravages dans ces derniers temps. Où sont les âges héroïques, où l'on se réjouissait en célébrant une victoire chèrement emportée sur un ennemi égal en nombre et en valeur ?

Aux époques antiques et barbares, le vainqueur traînait ses prisonniers enchaînés à la suite de son char de triomphe. Aux temps plus rapprochés de nous, le vainqueur donnait, sous sa tente, une franche et fraternelle accolade au vaincu.

Excitée par les élucubrations malsaines d'un prétendu poète indien, la foule affolée, en Angleterre et dans toutes les colonies, ne songe qu'à insulter un tout petit peuple NON VAINCU et dont l'héroïsme et la générosité font l'admiration de toutes les nations de l'univers.

Rudyard Kipling, le poète adoré dans les bas-fonds a visité le sud-africain. Il a demandé du sang pour rougir les eaux des grandes rivières qui arrosent ce pays. Et la Modder, l'Orange, la Tugela, le Vet, le Vaal, etc., ont été rougis, mais rarement avec le sang dont Rudyard Kipling, avec sa soif de tigre, aurait voulu s'abreuver.

Dans sa rage, il a alors demandé des cordes pour les Afrikanders. Puis, malade, a-t-il, ou a-t-on dit, il est revenu en Angleterre continuer à surexiter les foules avec ses tirades sanguinaires qui ont malheureusement trop d'écho, ici même, au Canada.

Il est à espérer que ceux qui sont derrière Rudyard Kipling, autres énergumènes du même acabit, que ce dernier pique dans le dos pour les forcer au combat, comme on fait pour envoyer les soldats mesencaires à la mort, recevront un jour la rétribution juste et méritée.

Montréal, 9 juin.

OCT. CUISSET

LES OUVRIERS ET LA GUERRE

Un membre de la Chambre des communes, M. F. Maddison, analyse dans le *North American Review* l'opinion courante du monde ouvrier britannique au sujet de la guerre. Ce jugement émane d'un homme compétent et de sang-froid ; il est basé sur d'irréfutables faits et mérite par conséquent qu'on s'y arrête.

Les ouvriers anglais ne manquent pas de fierté nationale. Leur opinion unanime est que la guerre ne doit pas cesser tant qu'un pouce de territoire britannique sera occupé par l'ennemi et Dieu sait si les Boers sont prêts à évacuer le Transvaal, en dépit même de la reddition de Prétoria et des autres prétendues victoires éclatantes des Anglais. Mais ils ne sont pas non plus des jingoes et se sont montrés constamment opposés à la politique agressive de M. Chamberlain. Sans nul doute, ils seront aussi les adversaires du nouveau régime que le gouvernement anglais vient d'introduire en Afrique australe pour le prétendu bénéfice des industries minières.

Il est vrai que l'enthousiasme qu'inspire une victoire peut provoquer des succès électoraux momentanés. Mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'opinion des foules. On la trouve dans les avis réfléchis exprimés par des grandes organisations populaires comme les *trades unions*. Or, on se rappelle que le congrès des *trades unions* vota une résolution contre la politique de coercition employée à l'égard du Transvaal. Le London Trades Council s'est déclaré en faveur de la paix. Tous les membres ouvriers — un seul excepté — de la Chambre des communes, à quelque opinion politique qu'ils appartiennent, ont voté contre les agissements gouvernementaux.

Les ouvriers, cependant, ne sont pas grands amis des Boers ; ils les considèrent comme des réactionnaires, comme des torys. Mais ils ne comprennent pas que des hommes d'Etat comme Salisbury, qui a si longtemps prêché la patience aux ouvriers anglais qui demandaient le droit de vote n'aient pas songé un instant à tenir le même langage aux ultlanders du Transvaal. Les droits de ceux-ci étaient-ils plus précieux parce qu'ils demeuraient dans un pays lointain ? Les ultlanders ont attendu leur franchise pendant dix ans ce qui a été considéré comme une chose absolument intolérable. Cependant, après le grand bill des réformes, les prolétaires anglais ont dû attendre trente cinq ans avant d'avoir la franchise dans les bourgs et dix-sept ans de plus pour l'avoir dans les comtés — grâce, en partie, à ce même marquis de Salisbury...

D'autre part, les discours des administrateurs de compagnies minières ont produit un déplorable effet sur l'opinion ouvrière. On a entendu dire à fréquentes reprises que la guerre élèverait les bénéfices des mines de 15% à 15% et ferait notablement baisser les salaires, pour les blancs comme pour les noirs. Ces déclarations ont pu rendre la guerre populaire parmi les actionnaires de mines d'or, mais auprès des travailleurs elles constituent une piètre recommandation. L'ouvrier anglais est, à l'heure qu'il est, parfaitement convaincu que le sang répandu sur les champs de bataille africains est destiné avant tout, à féconder les intérêts d'un croupé de capitalistes : les Rhodes, Beit, Robinson et consors.

P. L. M.

Affaire de Femme

L'amiral Dewey est le meilleur des hommes. Mais durant ses croisades dans les mers lointaines il est resté visiblement trop étranger aux mœurs politiques de son pays. Aussi, sa première expédition dans cette région inexploree a-t-elle été marquée par ce que, d'un accord unanime, tout le monde a qualifié de "gaffe monumentale". Et le voilà à présent dans la situation un peu ridicule d'un héros tombé au rang de martyr national, et servant de cible à tous les ironistes sans pitié dont ce pays est si abondamment peuplé.

Son cas, hélas ! prête, en effet, à l'ironie. Car, il y a dans son affaire quelque chose de plus que de la politique — ou quelque chose de moins : il y a une femme ("Amour, amour, quand tu nous tiens...").

On se rappelle le second mariage tardif de l'amiral avec une veuve de Washington, Mrs. Hazen, née Mac Lean, à qui, au premier quartier de sa lune de miel, dans un accès ingénu de sacrifice conjugal, il fit don de la maison que venait de lui offrir le peuple. Le peuple fut mécontent et le montra non sans rudesse. Dewey en fut si ému qu'il en eut une vraie crise de désespoir et maudit amèrement le jour qui l'avait vu gagner la victoire de Manille.

La-dessus le peuple, touché à son tour de compassion, lui rendit son affection, l'accabla de lettres consolatrices, parmi lesquelles plus d'une, désignant la Maison-Blanche, lui souffla l'antique tentation : "Prends ! ceci est à toi."

Mais une autre voix, surtout, intervint, une voix plus proche et plus chère qui passe pour lui avoir insinué doucement ces ambitions et ces rêves, jusqu'alors jugés inaccessibles, et lui avoir rappelé qu'il existe, suivant sa naïve expression, une situation plus haute que celle d'amiral.

Je sais bien que Mme Dewey a protesté, dans une déclaration signée, contre cette assertion. Mais on ne l'a pas crue.

M. Augustin Filon fait, quelque part, à propos de Merinée, cette remarque, que bien des hommes ont l'air d'écrire des livres, de peindre des tableaux, de

construire des chemins de fer et de gouverner des républiques, quand en réalité "l'unique affaire de leur vie est de plaire aux femmes".

Peut-être n'est-il pas d'une psychologie trop hasardeuse de supposer que Dewey, lui aussi "en ayant l'air" de bombarder la flotte espagnole, à Cavite, le 1er mai 1898, songeait, en réalité, à plaire à Mme Dewey, née Mac Lean. En tout cas, il n'est pas arrivé encore à faire croire à personne qu'il y ait dans son ardeur soudaine pour la chose publique, autre chose que le naturel désir chez un époux de faire plaisir à une femme encore jeune, ambitieuse et qu'il adore. Aussi à la première nouvelle de sa candidature, ça n'a été d'un bout à l'autre du pays qu'un cri : "C'est un coup de Mme Dewey".

Or, pour une raison ou une autre, Mme Dewey ne participe nullement à la popularité de son mari. On lui reproche d'être ambitieuse. On lui reproche son frère qui passe pour être un politicien sans beaucoup de scrupules. On lui en veut enfin d'avoir avec la charmante inconstance des femmes, témoigné d'une extraordinaire incertitude en matière religieuse, passant successivement du presbytérianisme à l'épiscopalisme et puis au catholicisme, et cette étape surtout n'était pas faite pour la rendre populaire dans certains milieux.

Aussi, la seule idée qu'il y avait une femme dans la coulisse ruina-t-elle du coup toutes les chances de l'amiral. Dès le premier jour, un député répondait à un reporter qui sollicitait une opinion sur l'amiral Dewey "Je suis opposé à Mme Dewey." Un autre déclarait qu'il n'entendait pas favoriser "la politique du jupe". Au beau-frère de Mme Dewey, on prête le mot suivant : "Si le peuple américain veut être gouverné par une femme, il n'a qu'à élire Dewey. Je connais sa femme. Elle a gouverné mon frère pendant dix ans."

Un journal, après avoir cité une phrase du *World* où il était dit qu'au moins "si Dewey était président il ne serait pas dirigé par Hanna (Anna)" ajoutait sans avoir l'air d'y toucher : "Nous croyons, en effet, que ce n'est pas là son prénom." (*Her christian name*).

Une feuille satirique, le *Judge*, traduisit pareillement les défiances populaires dans une caricature où il montre l'Oncle Sam avec la *Maison-Blanche* à la main et disant à Dewey : "Je vous ai déjà donné une maison. Qu'en avez-vous fait ?"

Et le *Life*, excellent journal comique plein de l'esprit du meilleur aloi, montre l'amiral debout près du canon sur lequel est inscrit : "Campagne électorale". Et devant lui, en costume d'amiral est une femme qui sur le ton du commandement lui adresse son propre mot historique : "Vous pouvez tirer, George, quand vous serez prêt."

Enfin, pour comble de déveine, le pauvre amiral fut tourné en ridicule, l'autre soir, devant un immense auditoire qui assistait à l'inauguration du congrès missionnaire, lequel se tient en ce moment à New-York. M. Harrison, ancien président de la République, présidait, et M. MacKinley, aussi, était venu. Au cours de son allocution, M. Harrison remercia le président d'avoir quitté des faciles et "simples devoirs de sa charge" pour faire acte de présence au milieu d'eux. Et cette malice, tranquillement énoncée, était si inattendue et si opportune à la fois, que les milliers d'hommes qui remplissaient Carnegie Hall eurent besoin de plusieurs minutes pour se remettre de leur accès d'hilarité.

En résumé, quand on songe à toutes les conditions qui semblent devoir favoriser cette candidature, la situation politique, si incertaine, la population de l'amiral, le goût habituel du peuple pour les candidats de son genre, et que, d'autre part, on constate cet échec irrémédiable et instantané ; quand on voit que cette candidature a échoué *a priori* simplement parce qu'elle était déraisonnable et futile, que personne ne l'a prise au sérieux précisément parce qu'elle n'était pas sérieuse, et que, conventions après conventions se réunissent chaque jour, sans qu'on y fasse seulement allusion, on se convainc qu'après tout l'esprit républicain n'est pas un vain mot sur le sol américain, que ce peuple prend décidément sa souveraineté pour autre chose qu'un jouet d'enfants capricieux et qu'enfin il y a dans le monde au moins un pays où vraiment le ridicule tue.

O. G.

La Banlieue

Je rencontre un ami, franc patriote autant que chaud défenseur des intérêts ouvriers, qui m'expose cette question. Avez-vous assisté à l'assemblée convoquée l'autre jour par les directeurs de l'Association Saint-Jean-Baptiste ?

— Non. Et vous ?
— Non plus et, sans doute, pour la même raison qui vous a fait rester chez vous. Nos comités de sections, naturellement modelés sur le bureau chef, sont des cliques, et j'ai en horreur les cliques qui affichent des beaux sentiments pour servir leurs propres intérêts et pas autre chose. Si nous étions influents en politique ou patrons de quelques populaires fabriques, nous ne manquerions pas de jouir de toute la considération de ces messieurs ; mais étant de pauvres ouvriers, nous n'avons pas à espérer de faire valoir nos droits. Nous ne sommes pas assez riches, paraît-il, pour être patriotes. Vous voyez aussi comment va notre association nationale. A Saint-Henri et dans la banlieue voisine, Sainte-Cunégonde, vit une population de plus de 40,000 âmes. La très grande majorité est canadienne française et a tout à gagner à constituer des ligues nationales. Or, le Saint-Jean-Baptiste a convoqué l'autre jour une assemblée en ces deux villes, et combien de personnes ont répondu à l'invitation ? Vingt-cinq à peine. Est-ce à dire que ceux qui se sont abstenus n'ont pas de patriotisme ?

J'aimerais voir revenir 1837 pour en faire l'expérience. Vous verriez tous les ouvriers de nos banlieues se lever comme un seul homme et prendre les armes pendant que nos fameux officiers, qui commandent aujourd'hui et qui s'intitulent les élèves de Papineau, courraient à la gare et sauteraient dans le premier train les menant à la frontière... histoire, sans doute, d'imiter en tous points leur illustre maître.

— N'êtes-vous pas un peu sévère ?
— Non. Ces cliques qui excluent le peuple des assemblées nationales ne peuvent être capables d'autres décisions. N'êtes-vous pas fatigué de ce qu'on nous a imposé ? N'êtes-vous pas humilié de ces assemblées à demi secrètes auxquelles on ne vous permet pas de prendre part ? Notre devise est "Dieu, Patrie, Travail et Liberté" C'est la seule qui puisse mener le Canada à la prospérité.

Un affreux accident a épouvanté notre population, samedi, le 2. Ce sont encore deux pauvres ouvriers qui en sont les victimes. Et les échevins ne sont pas encore décidés à exiger des barrières aux traverses des chemins de fer. On dit que les démolitions à cet effet ont déjà été faites, mais elles n'ont pas abattu et il faut croire que les messieurs chargés de cette mission étaient des tubercules ou manquaient de bonne foi. Car il n'est pas si difficile de représenter aux compagnies de chemins de fer que c'est aux contribuables de Saint-Henri, qui paient de si lourdes taxes, à faire leur administration, et non au Grand Tronc ou à la compagnie des Trainsways.

Il y aura toujours des échevins et des députés disposés à faire de l'aplatissement devant les puissantes compagnies. C'est pourquoi les citoyens devraient eux-mêmes agiter la question et exiger de la protection ; et si les ouvriers veulent s'y mettre, ils sont capables de montrer aux députés et aux échevins que leurs votes ont autant de valeur que l'argent de ces tuteurs de gens à la machine, qu'ils s'appellent G. T. R., C. P. R., ou M. S. R.

Selon leur bonne habitude, MM. les échevins de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde, mercredi dernier, ont siégé à huis-clos, admettant pas même et surtout les journalistes chargés de dire aux contribuables quel usage on fait de leurs deniers.

Et, cependant, bon nombre de citoyens s'étaient rendus à l'Hôtel-de-Ville, mercredi, dans l'espérance de connaître l'opinion des édiles sur le verdict rendu par le coroner après la mort des malheureux Carrière et Tellier.

On aurait aussi dû détruire d'apprendre si le Conseil de Ville à l'intention de tolérer encore longtemps cette maison de jeu située à deux pas du Bureau de Police et de l'Eglise et dont M. le maire connaît parfaitement les occupants et le propriétaire.

Sortez donc de vos cachettes, messieurs les représentants des contribuables ! Et nous ne penserons plus que les séances publiques du Conseil, qui sont si courtes, sont pour le peuple, et que les huis-clos, si prolongés, sont pour vous. Nous parlerons un autre jour du Conseil de Sainte-Cunégonde. Il est prudent de ne pas le réveiller. Il dort, je parie, un sommeil dans lequel il voit en songe MM. Bastien et Valiquette.

M. J.-A.-C. Madore, notre député fédéral, qui nous avait tant promis de détruire des barrières aux traverses des chemins de fer, est prié de nous dire ce qu'il pense du verdict sur l'accident de la rue Sainte-Elizabeth.

A.-G. WAY

Ils sont Frais

Oui, ils sont frais, légers et agréables à porter, les vêtements faits de toile, de fil ou d'alpaca. C'est le genre de marchandises que tout homme sensé devrait porter durant les temps de chaleur. Ils coûtent peu, voyez à quel prix nous offrons

Les gilets en toile :	\$1.00 et \$1.25	Corps et Caleçons, marchandise
" Alpaca :	1.50 à 2.00	française, le set : 75c. 1.00 et 1.50
" Serge :	2.00 à 2.50	Corps et Caleçons en fil, couleurs de
Chemises négligées en Soie. ZEPHIR		fantaisie, valeur extraordinaire 2.00
et CAMBRIC : 75c. 1.00 et 1.25		

M. BEAUPRE

* 1718, rue Sainte-Catherine, *

(près rue Saint-Denis)

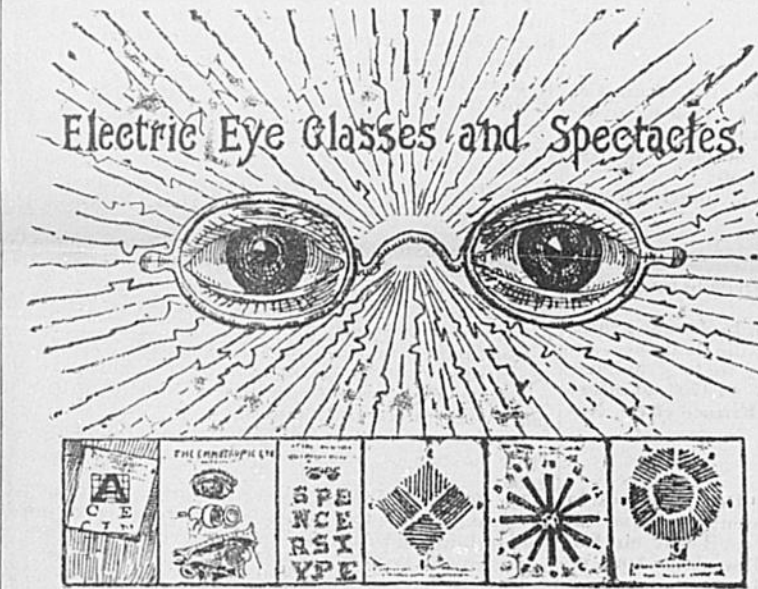
Institut d'Optique Américain

Assortiment complet de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS et tous les APPAREILS ELECTRO-MAGNETIQUES employés en MÉDECINE pour guérir toutes sortes de MALADIES, etc.

La seule place du DOMINION où l'on peut se procurer les CÉLÈBRES LUNETTES ÉLECTRIQUES AMÉRICAINES, récemment découvertes et adoptées aux ÉTATS-UNIS et en EUROPE.

Guérissant les maladies d'YEUX, INFLAMMATIONS de toutes sortes, donnant l'énergie et la vigueur aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE forte pour voir de loin comme de près.

Les VERRES de toutes LUNETTES sont TAILLÉS et AJUSTÉS exclusivement selon la force des yeux après un examen sérieux.



Célèbres
Lunettes
Electriques
Américaines.

Un Spécialiste est attaché au bureau.

Consultation et examen de la vue GRATUITS. Les guérisons obtenues par l'ELECTRO-MAGNETIQUE sont merveilleuses. Toutes prescriptions d'OCULISTES seront soigneusement remplies. Correspondances strictement privées.

Heures de Bureau : 8 hrs a. m. à 8 p. m.

1856, rue Sainte-Catherine, (coin Cadieux) Montréal.

2ème porte à l'Est.

... Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "Cure Dixon," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R. 5 mai 1900.

J.-B. LALIME, Gérant de la DIXON CURE CO, Montréal.

MONSIEUR.—Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S.....

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Pour plus amples informations, s'adresser à

J.-B. LALIME, GÉRANT DE LA DIXON CURE CO. 572, rue Saint-Denis, Montréal

OU Dr MACKAY, Belmont Retreat, Québec.

UN BON CONSEIL

Pour boire les liqueurs, goûter le frais homard, Et des huitres de mai la cargaison nouvelle Passants ! rendez-vous tous au restaurant ALLARD : Vous y serez servis sur une grande échelle.

A toute heure du jour ainsi que de la nuit Vous y dégusterez le steak et l'omelette, Le jambon, le boudin, ou bien la côtelette, Et le tendre filet, au choix saignant ou cuit.

"Le Palais Capital", voici le nom que porte Ce magnifique hôtel : coin Craig et Sanguinet. Avec l'urbanité dont il a le secret, ALLARD vous versera son bon vieux vin de Porte.

O lecteurs des "DÉBATS" ! suivez un bon conseil ! Jouissez de cette vie où trop souvent l'on pleure ! Vite ! réglez-vous : bientôt sonnera l'heure Où, tous, vous dormirez votre éternel sommeil !

LE PETIT WINDSOR

Est toujours ouvert aux gourmets, aux promeneurs du jour et de la nuit, aux fins palais qui n'ont que 25 sous en poche.

Les repas à la carte du PETIT WINDSOR sont devenus célèbres.

JOS. POITRAS, Propriétaire.

Tél. Main 773.

LE VAPEUR "SAINT-LAURENT"

FAIT LE SERVICE ENTRE MONTRÉAL ET BERTHIER

VOYAGES RÉGULIERS : Les mardis, — De Montréal à 1 p. m. Le mercredi, — De Berthier à 3.00 p. m. Le vendredi, — De Montréal à 1 p. m. De Berthier à 6.00 p. m.

Le dimanche, — De Montréal à 8.00 p. m. De Berthier à 3.00 p. m.

Prix la semaine, 25 et 35 cents. Prix, le dimanche, 50 cents.

Aller et retour. LANGLOIS & BEAUDRY, PROPRIÉTAIRES.

N. B.—Les voyages réguliers du dimanche commenceront le 20 de mai.

LA SEMAINE POLITIQUE

TROP DE COLONELS

Le colonel est une "institution" honnête, dirait M. Prudhomme; mais encore ne faut-il pas qu'un pays ne soit peuplé de cette espèce.

L'observateur étranger qui met le pied, pour la première fois, sur le sol de la libre Amérique, est de suite étonné de rencontrer un colonel à chaque pas. C'est ce qui a valu aux Etats-Unis le sobriquet de "pays des colonels."

Et pourtant, voilà le sort, peu digne d'envie, qui nous est réservé si le dernier bill de notre pompeux ministre de la milice, l'hon. M. Borden, est utilisé, selon ses possibilités.

Ce bill a subi ses lectures à la fin de la semaine dernière. Il est virtuellement adopté. Ses clauses permettent au gouvernement de nommer autant de colonels et de lieutenant-colonels qu'il le jugera à propos.

Bien entendu, comme les colonels en activité doivent avoir des soldats à qui commander, ces colonels ne seront que des officiers honoraires. Autrement, il n'y aurait pas assez d'unités militaires dans le pays, pour leur donner de l'occupation; ou bien nous serions à peu près dans la position de cet Etat de l'Ouest américain, où, dernièrement, un soldat ayant voulu désertir, une dizaine de colonels le coururent dans un champ.

Dix colonels à la poursuite d'un soldat, voilà qui surpasse l'imagination, n'est-ce pas? Eh bien, s'il arrive qu'en quelque grande occasion, nos futurs colonels honoraires soient appelés à figurer sur le Champ-de-Mars, et que quelque petit Canadien se montre réfractaire au commandement, une vingtaine de colonels réguliers et honoraires pourront former une escouade et appréhender au corps le mauvais soldat.

Risée à part, comment trouvez-vous cet amour du grade, ces ambitions de titres et de colifichets, que manifestent de nos jours démocratiques les gens qui nous gouvernent? N'est-ce pas renversant la vanité de tous ces parvenus? N'est-ce pas coco de conférer à quelque marchand de galettes ou de tire l'un des grades les plus respectés et les plus honorables de l'armée?

LA COMMISSION

Comme les DÉBATS l'ont déjà annoncé, la commission, qui doit mettre à jour les scandales électoraux de Brockville et Huron-ouest, est nommée.

Lundi dernier, sir Wilfrid a donné les noms des commissaires et a défini leur juridiction.

Ce sont, comme nous l'avions prévu, les juges Boyd, Falconbridge et MacTavish, tous de la Province d'Ontario. Leur juridiction s'étend, d'après l'arrêté ministériel qui les nomme, à tous les faits des dernières élections fédérales de Brockville et Huron-ouest, et même aux faits scandaleux de n'importe quelle élection antérieure, si toutefois les commissaires jugent à propos d'y promener leur fanal.

C'est là où le gouvernement a joué un mauvais tour à ses adversaires.

Les trois commissaires, bien entendu, sont des amis du parti régnant, d'anciens partisans. Malgré tout notre respect pour ceux qui la valent personnellement, et plus souvent la faveur politique, place sur le banc, les éminences qui nous jugent sont de simples mortels comme nous, qui ne dépouillent pas plus aisément le vieil homme que les autres humains.

Alors les conclusions à tirer de la latitude donnée aux trois commissaires, sont faciles à tirer. Ils vont, tout probablement, commencer par faire le procès des tories; et comme le dossier de ceux-ci est fort chargé, le parti au pouvoir aura plus le temps de passer par les élections, sans avoir été davantage endommagé par de nouvelles révélations.

Pas mal imaginé. S'il était permis, devant les tribunaux ordinaires, de suivre la même procédure, l'accusé n'aurait qu'à se porter accusateur contre le témoin du crime, pour retarder indéfiniment son procès.

O logique des partis, voilà de tes actes!

LE HANSARD ET SES TRADUCTEURS

Nous avons, parmi nos institutions parlementaires, cette chose qu'on appelle le Hansard.

Si cela voulait dire, pour tous les naufragés de la politique, de la profession, de l'art ou de la littérature, qui composent ce corps étrange, *il en sort*, le public, aurait raison de bénir le mot.

Mais non, le Hansard, mot emprunté du vocabulaire parlementaire de la Grande-Bretagne, et appliqué à la machine, qui enregistre les discours des représentants, signifie chez nous que nous avons deux effectifs, largement payés, pour écrire et transmettre en gros volumes, aux générations futures, le dévergondage de paroles de nos députés et de nos sénateurs.

Sortis du crayon rapide des sténographes, imprimés de cette copie lorsqu'ils sont en anglais, ou de la traduction donnée par des "spécialistes" canadiens-français, à appointements de \$1,000 par année, les discours de nos parlementaires forment vite des bouquins de milliers de pages.

Et ça coûte cher, bien trop cher pour ce que ça vaut, puisque nos mandataires, du premier jusqu'au dernier, se moquent de ce qu'ils ont dit ou ont fait, comme on se moque des vieux potins et des commérages.

Néanmoins, le Hansard, du moins le Hansard français, a occupé l'attention publique, pendant les premiers jours de la semaine dernière. On s'est ému, non pas des déficiences de la traduction — elles sont de règle — mais seulement de ses retards; et le personnel des traducteurs, son nouveau chef en particulier, M. Wilfrid Larose, ont été pris à partie.

Nous plaignons de tout cœur, ces fonctionnaires. Leur œuvre est ingrate et funeste.

Ingrate, parce qu'on a beau être mauvais poète, petit avocat, ou incapable, pour les situations actives de la vie ordinaire, on est toujours plus heureux en vivant hors la crèche.

Funeste, parce qu'elle tend à la perversion de notre éducation politique. Ainsi quel mauvais service rend à nos frais émouls de collège, la lecture d'une rhétorique parlementaire aussi vaine que mensongère et fallacieuse!

On a parlé, la semaine dernière, de changer le caractère de l'institution, qui est officielle, relevant d'un comité de la chambre, et d'en faire un établissement extra-parlementaire; bref de donner à l'entreprise, la traduction des débats.

Ce serait peut-être un pas dans la bonne voie. Mieux vaudrait toujours faire du Hansard une affaire de contrat, que de lui conserver le caractère d'institution publique. Mais mieux vaudrait encore l'abolition complète du Hansard, et la nomination de deux ou trois écrivains compétents, experts dans les choses politiques, de jugement sûr, capables enfin de résumer, en rapports synthétiques, les arguments pour ou contre donnés sur une question. Comme cela, nous aurions quelque sujet de lecture possible, non une masse de colonnes à endormir debout le plus vigilant des chercheurs. Du coup, les sessions seraient raccourcies, du coup ou rendrait à la société des grands hommes en herbe, comme notre ami M. Larose, et d'autres *idiot*.

LA LOI ELECTORALE

Un événement de la semaine dernière a été la seconde lecture du bill de l'hon. M. Fitzpatrick, sollicité par le député de la circonscription de la loi électorale.

M. Fitzpatrick est revenu sur sa première décision de déqualifier tout militaire du service actif, comme électeur.

Le bill pourvoit encore à un châtiment plus draconien, infligé aux cabaleurs, agents et votants, coupables de menées corruptrices. Le bulletin est de plus destiné à changer de forme.

Depuis des années, les législateurs, tant ceux des provinces que ceux d'Ottawa, font mine de vouloir épurer nos mœurs politiques.

Rien de mieux que leurs professions indignées contre la débauche électorale. Mais, pratiquement, à quoi ont servi tous ces soi-disant efforts de répression?

Les agents seuls sont empoignés quelquefois. C'est rare, cependant, vu que le parti leur donne généralement les moyens de fuir, lorsqu'ils sont traqués; et leur fournit les moyens de vivre, une fois hors l'atteinte des lois.

Les premiers bénéficiaires des crimes électoraux sont les députés, les élus. Ceux-là ont pris leurs précautions. Ils ont évité la commission directe d'actes frauduleux. Ils ont agi par leurs soudoyés. Ou bien lorsqu'ils ont été surpris, trempant dans la fraude, le parti empêchera l'enquête, ou, s'il est au pouvoir, blanchira les coupables, par une lessive tout-à-fait inoffensive.

Une loi électorale, pour être efficace, devrait viser à la tête de la fraude, et non à la queue.

UN AUTRE SCANDALE

Il a rapport, celui-là, à l'envoi des contingents en Afrique.

M. Monk, député de Jacques-Cartier, a attiré l'attention du ministre de la Justice sur le prix exorbitant des rations fournies à nos volontaires d'Afrique, par l'entrepreneur du contrat, un Dr Devlin. Le gouvernement, paraît-il, a payé deux dollars la livre, une nourriture qui se détériore, et le marché, à 15 et 18 cts.

Bien plus, les rations n'auraient pas été de la qualité voulue et acceptée par le gouvernement. Elles auraient rappelé le fameux "boeuf embaumé" de Cuba.

L'attitude et le langage de M. Monk ont été très modérés, très dignes. Mais cela n'a pas empêché les ministres de se fâcher tout rouges, et de s'opposer à toute enquête.

Franchement, on dirait que l'homme au pouvoir, par la grâce d'un parti et soutenu par une majorité servile, se croit tout permis.

Il faudra pourtant que les comptes se règlent avec le peuple.

NOUVEAUX JUGES

M. Fitzpatrick a proposé une loi pour modifier le personnel des tribunaux provinciaux, et pour nommer un juge puiné, pour les comtés de Russell et Prescott, Ontario.

Ce dernier proviso nous fait entrevoir, comme possible, la nomination de juges de langue française, pour les comtés du nord d'Ontario. Ce serait une mesure louable. Ces comtés sont aux trois quarts canadiens-français; et ils ont droit à plus de déférence de la part de leurs concitoyens anglais.

Il est tout probable que le bill de M. Fitzpatrick va aussi ouvrir trois nouvelles jugeries à Montréal.

Si cela peut faire le bonheur des plaideurs, qu'ils soient heureux de ces nouvelles facilités de vider leurs querelles. Qu'ils nous permettent, cependant, de leur conseiller d'éviter les juges et les avocats.

Le plus chétif accord vaut mieux que le meilleur des procès; ce sera toujours vrai.

CARON.

Ca, c'est le comble !

Oui, c'est bien un comble. Le prince de Naples, qui a représenté le roi d'Italie aux fêtes de Berlin, avait emporté dans ses bagages, tout un lot de présents que la famille royale envoyait à Guillaume d'Allemagne, à l'impératrice, au prince impérial et aux autres enfants du monarque prussien. Cadeaux de prix, coiffant très cher et choisis par le roi Humbert et par la reine Marguerite avec d'autant plus de soins et de générosité que c'était l'Etat qui les payait. En Italie, on le sait l'Etat n'est pas le roi.

Et voilà qu'à Bâle, en Suisse, plus de bagages, plus de cadeaux! Le fourgon avait été pillé. Comment? Où? Quand? Par qui? Mystère.

Le prince de Naples est arrivé à Berlin non seulement sans cadeaux, mais encore sans les uniformes de gala qu'il devait revêtir dans les cérémonies de la cour. Il ne lui restait qu'une chemise; celle qu'il avait sur le dos.

Joinville.

COMME ON ECRIT.

Nous soumettons aux journalistes canadiens, habitués à tremper leur plume dans l'eau de rose et à ponctuer leurs articles d'excuses et de réticences, ce Premier-Paris de *La Patrie* du 30 mai, du lendemain de cette orangeuse séance de la Chambre française à laquelle le général de Gallifet donna sa démission et à laquelle aussi le député Millevoix, rédacteur en chef de *La Patrie*, provoqua le président du Conseil, M. Waldeck-Rousseau, qui venait d'accuser de félonie un officier de l'armée, coupable d'avoir fourni des documents secrets aux amis de Dreyfus, en vue de la reconsideration du verdict de Rennes:

LACHE !

C'est face à face et les yeux dans les yeux que j'ai par trois fois, dans la séance d'hier, jeté ce cri au misérable qui venait d'outrager, de culotier basement un officier de notre armée.

Le lache ainsi publiquement flétri est M. Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'Intérieur. J'étais au pied de la tribune quand je l'ai souffleté de la plus mortelle injure qu'un homme puisse adresser à un autre homme. Ma voix est arrivée facilement jusqu'à lui; il a entendu car il est devenu vert. Le président, la Chambre, ont entendu aussi, et l'expression ne leur a point paru exagérée.

Oui, lache, et le dernier des laches, le ministre qui, ayant la garde et la responsabilité de la défense nationale, essaie de salir un vaillant officier coupable à ses yeux d'avoir démasqué la trahison!

Lache, le représentant du gouvernement qui, se sentant abrité par l'inviolabilité de son mandat et par l'autorité de sa fonction, crache sur un soldat déjà frappé d'une peine disciplinaire!

Lache, le chef d'une majorité servile qui, se cachant derrière cette majorité, et se croyant assuré de l'appui par l'appui de 250 complices, bave sur une épee française sacrifiée, brisée au service de la France!

Lache, enfin, le monsieur qui ayant reçu en plein visage le stigmate que ne supporterait pas le plus humble des citoyens, le garde, sans protestation, comme une tache ineffaçable!

La lâcheté de ce ministre n'a d'égale que celle des députés qui lui ont accordé le vote de leur cynique confiance. Honneur à la minorité dont les voix indignées ont fait justice! Honte à la Chambre qui s'est associée par ses votes à la politique de Judas justifiée par Basile!

Nous avons déjà le cabinet Dreyfus. Nous avons maintenant la Chambre à Dreyfus. Au moins, l'équivoque s'est dissipée. Que le cabinet et cette chambre, jugés par le pays, marchent ensemble à l'accomplissement de leur destin!

LUCIEN MILLEVOIX.

Soignez vos Yeux

De toutes les méthodes employées au soulagement des affections des yeux, celle des appareils électro-magnétiques, employés en médecine, est à coup sûr celle qui amène les meilleurs résultats.

L'Institut d'Optique Américain, 1856, rue Sainte-Catherine, (angle Cadieux) est le seul endroit, à Montréal, où l'on puisse se procurer les merveilleuses lunettes électro-magnétiques qui sont d'inappréciable secours aux yeux faibles ou affectés.

Le principe qui a présidé à la fondation de cette maison est le dommage considérable causé, depuis si longtemps, par ces marchands ambulants, ces colporteurs ignorants, qui offrent aux passants des lunettes sans connaître le premier mot à l'optique, à la fabrication des verres et à la constitution des individus souffrant de la vue.

L'Institut d'Optique Américain, pour persuader les malades à ne pas se fier aux colporteurs, s'est adjoint deux spécialistes qui offrent gratuitement leurs consultations au public.

On ne saurait donc refuser de se rendre aux avantages exceptionnels qu'offrent ces messieurs.

LA GRIPPE..... LV GRIPPE..... Oh cette grippe, cette affreuse grippe... qui nous en débarrasserait si nous n'avions pas le BAUME RHUMAL.

PETITES ANNONCES :

Quatre lignes... 25 sous.

AVIS — Les annonces expédiées par la poste ne seront insérées que si le versement en est effectué en timbres-poste ou en mandat.

LOULON. — Si ne me reconnaissiez pas, c'est que M. H. Richard, 1729, Ste-Cath., d'où vient photographie, m'a faite plus jolie. Aurais du lui dire de copier nature. Ces artistes font des figures ce qu'ils veulent. Antoinette.

C. B. 48 — Lettres pour vous. Passez au bureau.

P. L. B. — Vingtaine de lettres.

F. R. — Accepté rendez-vous. Robe mousseline beige — Claire.

Arrière. Ne peut trouver d'autre phot. de mère. Vous assurez pour vous fier pour ressemblance. A été faite chez M. Desautels, 1602, rue Notre-Dame, et v. savez impossible avoir mieux. Orpheline.

Veuf. — A demain. Lieu convenu. Plutôt 7 1/2 h. Veuf P.

M. F. L. Vous êtes un malappris. Sam.

Ma mienne — Je camperai tout près du pont de bois. Promenade au crépuscule. Sûre de m'y rencontrer. T'aimé — Ton tien.

LILLY — Prenez patience; le paiement grossit. Dr.

T. B. G. Lettres pour vous. Passez au bureau.

Paul Hyssonne — Accepté à condition que je vous vois. Fixez un rendez-vous pour mercredi ou jeudi soir. Ecrivez Etudiant, 60 LES DÉBATS. (Soyez confidente).

TOINON — A mon départ je n'ai rien jugé de plus convenable à l'offrir que cette délicieuse *Valse Souvenir* que j'ai trouvée chez Mme A. Robert, 1688, rue Notre-Dame. C'est une musique sympathique et entraînante qui, lorsque tu la pianoteras, t'apportera mon amour et entraînera le tijn vers moi. Léopold.

Dame étrange, 24 a., brune, mince, élég., aim. sport, camp., des mar. M. ser., dist. X. R. T. 4, LES DÉBATS.

H. B. — Passez devant égl. St-H. mercredi à 8 1/2 hrs. Me reconnaîtrez à souliers blancs, chapeau noir, ailette rouge. Jeudi si mercredi pleut. Verrez quel esprit vous metrez à me reconnaître. Peut amener mariage. Etud.

Etranger. — Lettres pour vous. Passez au bureau.

Serge U. — Ch. G. et A. de B. consentent. Semaine prochaine.

On demande ch. meub. part. entre Parc-Solmer et Viau 88 p. m. ou pet. log. Ecr. A. 32, LES DÉBATS.

Etrangers demandent bonne chambre 2 lits à louer par semaine, quartier Saint-Jacques. Offre ind. étage et prix. Bureau 912, — DÉBATS.

Chambre avec grand lit est demandée quartier centre. Prix, étage, condit., par mois et par semaine. Etudiant — DÉBATS.

Deux Demoiselles des. chambre et pension d. famille p. le mois de juillet. Ecrite conditions mod. Mlle Theumann, DÉBATS.

Jeanne demande désire chambre avec pension chez famille, centre. A. P. DÉBATS.

Vve dem. ch. et pens. r.d. ch. ou au 1er d. belle rue 820 p. mois, comp. Ne pr. p. d'her soir. Seul. L. 28, Dame L. LES DÉBATS.

Petite Source. — Désolé rendez-vous manqué. Lettre parvenue tardivement. Trouvera lettre bureau. — Georges.

Ne pleurez pas le départ de cette pauvre petite pour le ciel. Sera plus heureuse que n. deux!!! Désolée n'avoir pu aller à la ville v. offrir condol. Ecris immédiatement à vt. cousin. Aimez-moi pour v. consoler — L. à T.

X. 20. Suis-tu à toi. Ravi de ta lettre. Vais 1 p. mie. L.

Lucien S. malade seule, sois bon. Ecris moi. Suzon.

A. Z. 48. — Avez lettre bur. indiquée — T.

31: Arriv. mat. Esp. av. let. dem. Pens. au 26. Prép. photo. mouc. ch. Vaux emp. tt a. t. d. pl. en pl. pr. to. ju.

A. C. 54 Ernest, heur., rec. lettre, t'ad. tj suis t. à t. — Fou.

Jeanne prie d'écrire ou renvoyer les photographies. Pourquoi pas un mot?

22. 5. Touj. aut. Imposs. pr 4. Remis sem. prochaine.

A. M. 14 : 15 reçu lettre. Sera imposs. aller au rend.-v. enn., aff. Si pouv. venir Solmer. Tâchez. 1-21-3-8.

257. V. et sam. abs. Espère longue lettre. Aim.

A. M. R. B. F. Merci pour la chère petite lettre. Enverras q. j. jours ressembl. demandés. Au revoir. Ar.

V. Privé de nouvelles, serais très heur. vous exprimer ce que ressens. Prolongez pas, écrivez. Urgence.

Morlaix. Impat. de v. voir. Vondr. au 15.

Monsieur seul demande chambre bon marché pr. une quinzaine, pr. gare Viger. Bernowski bur. 9.

Elis. A quand le plaisir, de te rev. A bientôt, j'esp. Aimt.

ARMAND. — N'est-ce pas qu'elle devrait aussi partir? A. v. subi nouvel interrogat. Peut-être pas si bête qu'elle... Prudence. Ecritez longuement pour moi et les autres. T'en embrasse — Toi-nette.

DEMANDEZ A VOIR NOS

Blouses Spéciales

A une piastre chacune

Vendredi et Samedi

BERNIER & WEST

Angle des rues
Sainte-Catherine et Université

Armand Doin & Fils

1584, RUE NOTRE-DAME

La maison, qui depuis trente-six ans s'est attiré les remerciements du public montréalais, tient à maintenir sa bonne réputation et pour y parvenir vient encore de faire des importations considérables qui lui permettent d'assurer qu'elle a l'assortiment de CHAPEAUX DE PAILLE le plus complet et le plus riche qui soit à Montréal. Les formes européennes et américaines sont à la vogue. Venez les voir.

ARMAND DOIN & Fils
En face du Palais de Justice.

N. B. — Chapeaux de soie sur commande. Les fourrures sont mises en lieu sûr, chez nous, durant l'été.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui
a 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

H REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS Lurons

Spéc. allé de la maison : le meilleur vin canadien en ville Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

— Liqueurs de choix; cigares importés et domestiques.

Tel. Bell Est 1561 Tel. Marchands 273.
JOS. HOOFTSTETTER,

Maitre-Charretier et Entrepreneur de Pompes Funébres
Chambre garnie, Cercueils et Corbillards de 1re classe

241, RUE VISITATION

Voitures doubles et simples de 1re classe.
4-20

Pour ceux qui ne savent pas écrire

LES DEBATS

Viennent d'organiser un département de rédaction et de traduction appelé à rendre certainement de grands services à la classe peu instruite de Montréal, qui a souvent des communications importantes à adresser aux autorités ou à des personnages importants, et qui n'obtient pas toujours de bons résultats pour ne pas avoir su s'y prendre convenablement.

Ce département est donc maintenant ouvert et tiendra toujours

A LA DISPOSITION DU PUBLIC

des traducteurs et rédacteurs experts qui se chargeront de la préparation de lettres, d'affaires ou privées, d'adresses, de requêtes, de discours, de brochures, de circulaires, de livrets d'annonces, etc., etc., ou de la traduction d'iceux, en anglais ou en français.

Les circulaires, brochures politiques ou livrets d'annonces pourront aussi être imprimés à nos ateliers où des ouvriers compétents garantiront de satisfaire les plus difficiles.

DISCRETION ABSOLUE

Adresser toute communication relative aux commandes de rédaction ou de traduction à

S. MICHAUD

" LES DEBATS "

71, RUE SAINT-LOUIS, MONTREAL

VIN MARIANI

Recommandé par plus de 8,000 médecins canadiens et américains

Ramène la Jeunesse et la Vigueur

Maintient les organes en bon ordre et stimule le système NERVEUX

" Quand le travail m'a rendu à bout de forces, rien autre chose qu'un verre de vin Mariani ne peut me remettre. Ce vin est d'un secours sans pareil aux travailleurs de l'intelligence.

" JOHN PHILIPPE SOUSA."

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.

LA DURETE DES LOIS

Les journaux de vendredi nous ont décrit un bien triste tableau !

Une dame Dechénes, poursuivie par une voisine pour injures verbales, fut condamnée à payer, conjointement avec son mari, la somme de cinquante dollars, par défaut, car ils ne purent se procurer l'argent nécessaire à payer les frais. Les époux Dechénes sont réduits à la plus noire misère. La loi permet aux pauvres diables de poursuivre *in forma pauperis*, mais, chose étrange, ils n'ont pas droit de se défendre sans payer au protonotaire les déboursés légaux.

Dechénes est infirme, incapable de travailler ; la mère suffit à peine à élever la marmaille ; cinq enfants dont l'aîné a six ans et dont le plus jeune vient de naître.

L'infirme, la mère et le bébé sont en prison ; les quatre enfants sont abandonnés à la générosité des voisins.

Pourtant les grands journaux ne trouvent rien à dire. La loi leur paraît dure ; c'est tout.

Mais nous ressentons profondément tous les coups portés à ces déshérités de la vie qui n'ont même pas les moyens de se plaindre.

Notre journal est le leur, et c'est pour eux que nous travaillons continuellement.

Nous nous permettons de faire remarquer à nos députés que le temps dépensé à élaborer des adresses de félicitations, à pousser des hourrahs pour Chamberlain et toute la clique, serait mieux employé à reviser une loi qui fait hauser les épaules, quand elle ne fait pas frémir d'indignation.

Ceci arrive en mil neuf cent, dans un pays civilisé. Vous avez bien lu ?

Cette affaire est injuste, ridicule, stupide et odieuse. Injuste !

Sans avoir pu se défendre, la défenderesse est condamnée. Les pauvres gens n'ont pas le droit de parler. Comme la loi est tendre pour eux ! Elle ordonne froidement au magistrat de les faire emprisonner comme des criminels, avec cette différence que les criminels ne sont jamais condamnés sans avoir été attendus.

Ridicule ! Dechénes, le mari, n'a rien dit, il est neutre, il n'est même pas accusé. En prison, lui aussi !

Stupide ! Le meilleur moyen d'empêcher l'accusée de payer, c'est de l'emprisonner. On lui ordonne de payer ; et en la punissant de n'avoir pas d'argent, on l'empêche d'en gagner.

Odieuse !

Les petits !

LEON DUVAL

DAUDET POSTHUME

Nous avons, la semaine dernière, promis du Daudet inédit à nos lecteurs. Nous leur en offrirons la semaine prochaine et de l'intéressant si nous n'osons fions à la vogue du feuilleton. "PREMIER VOYAGE, PREMIER MENSonge" actuellement en cours de publication dans *Les Annales Politiques et Littéraires*, de Paris.

C'est ce beau roman, suite touchante du "Petit Chose" dont nous offrirons dimanche prochain la lecture à nos abonnés.

L'illustre conteur mettait la dernière main à ces souvenirs d'enfance dont il voulait couronner sa carrière littéraire, lorsque la mort est venue le frapper soudainement. La digne épouse d'Alphonse Daudet, remarquable écrivain elle-même, s'est chargée de la publication de ce roman et en fournit actuellement le manuscrit aux *Annales*, de sorte que cet ouvrage est absolument inédit au Canada et n'a besoin d'aucune réclame pour se recommander à tous ceux et à toutes celles qui doivent à l'auteur de "Sapho", de "Jack" et des "Lettres de mon Moulin" d'avoir acquis une foule de précieuses notions littéraires, ou, tout au moins, d'avoir trompé la tristesse de bien des soirées.

DE LA LUMIERE

Gens de progrès, nous voulons, aux DÉBATS, la lumière partout, sur tout et pour tous.

Nous la voulons pour les pauvres comme pour les riches, pour les travailleurs comme pour les rentiers.

Nous voulons surtout que la lumière saine, économique, soit introduite dans les logis des ouvriers comme dans les demeures des nababs de la finance, du commerce et des trusts.

Or, la ville de Montréal est entre les mains d'un monopole conduit avec une intelligence et une finesse qui en rendent la destruction des plus difficiles.

La compagnie d'électricité *La Royale*, grâce à ses contrats successifs avec la ville de Montréal, et principalement à la complicité de certains échevins, a su prendre à Montréal une position dont il est difficile de la déloger.

Elle a, grâce au concours que l'on sait, obtenu son dernier contrat à des prix fabuleux et a pu, en repandant avec sagesse une faible partie de ses bénéfices, susciter à ses concurrents des difficultés municipales qui ont lassé les meilleures dispositions et effrayé les capitaux.

Le mal n'eût pas été trop grand si *La Royale* avait eu l'esprit plus large et, si également soucieuse des intérêts du public que de ceux de ses actionnaires et des cours de la Bourse, elle avait réduit ses taux en proportion de ses bénéfices et des progrès modernes.

Au lieu de cela, elle a plutôt fait son possible pour empêcher la vulgarisation de l'emploi de la lumière électrique.

Ce raisonnement semble étrange, paradoxal ; mais il paraît juste et rationnel à ceux qui savent qu'il y a eu entente, tacite tout au moins, entre la Compagnie du Gaz et *La Royale*, pour maintenir aussi élevé que possible le coût de l'éclairage.

Il ne fallait pas abaisser le prix de la lumière électrique pour éviter l'abaissement de celui du gaz et vice-versa.

Il y a eu également entente pour empêcher que les deux compagnies se fassent concurrence dans l'extension de leurs réseaux ; ce qui explique la difficulté qu'ont les citoyens, dans certaines parties de la ville, de se faire fournir la lumière électrique.

Cette lumière est un progrès moderne ; elle est saine, hygiénique, n'échauffe pas l'atmosphère, ne répand pas de mauvaise odeur, ni de gaz délétères, peut être produite à bon marché ; c'est donc, par excellence, la lumière qui convient aux familles, aux demeures des travailleurs.

Il ne l'obtiendront pas tant qu'existeront les conditions que les DÉBATS viennent de dénoncer.

Or, une compagnie rivale de *La Royale*, Compagnie de Lumière Électrique Impériale, qui n'est liée par aucun intérêt avec les monopoles électriques ou gazeux de notre ville, se propose de fournir la lumière aux citoyens dans des conditions justes et normales.

Elle s'est adressée à la ville pour concourir honnêtement, loyalement, à l'éclairage de la ville et a demandé au Conseil de Ville de prendre, dès maintenant, la question en considération.

Une foule de questions légales surgissent du contrat passé entre la ville et *La Royale*, de l'avis d'avocats éminents ce contrat ne contiendrait aucune clause empêchant la ville de confier l'éclairage d'une partie de ses services à une autre compagnie que *La Royale*.

Le parti de la Réforme a jusqu'ici fait de la bonne besogne en fait d'économie ; il faut espérer qu'il va sans délai s'occuper de cette question de lumière électrique, autant pour le profit des citoyens que pour les intérêts généraux de la ville et qu'il aidera le public à se débarrasser du monopole onéreux de *La Royale*.

ALBERT THIBAUDEAU.

Première Neige

La longue promenade de la Croisette s'arrondit au bord de l'eau bleue. Là-bas, à droite, l'Estrel s'avance au loin de la mer. Il barre la vue, fermant l'horizon par le joli décor méridional de ses sommets pointus, nombreux et bizarres.

À gauche, les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, couchées dans l'eau, montrent leur dos couvert de sapins.

Et tout le long du large golfe, tout le long des grandes montagnes assises autour de Cannes, le peuple blanc des villas semble endormi dans le soleil. On les voit au loin, les maisons claires, semées du haut en bas des monts, tachant de points de neige la verdure sombre.

Les plus proches de l'eau ouvrent leurs grilles sur la vaste promenade que viennent baigner les flots tranquilles. Il fait bon, il fait doux. C'est un tiède jour d'hiver où passe à peine un frisson de fraîcheur. Par-dessus les murs des jardins on aperçoit les oranges et les citronniers pleins de fruits d'or. Des dames vont à pas lents sur le sable de l'avenue, suivies d'enfants qui roulent des cerceaux, ou causant avec des messieurs.

Une jeune dame vient de sortir de sa petite et coquette maison dont la porte est sur la Croisette. Elle s'arrête un instant à regarder les promeneurs, sourit et gagne, d'une allure accablée, un banc vide en face de la mer. Fatiguée d'avoir fait vingt pas, elle s'assied en haletant. Son pâle visage semble celui d'une morte. Elle toussait et porte à ses lèvres ses doigts transparents comme pour arrêter des secousses qui l'épuisent.

Elle regarde le ciel plein de soleil et d'hirondelles, les sommets capricieux de l'Estrel là-bas, et, tout près, la mer si bleue, si tranquille, si belle.

Elle sourit encore, et murmure :

— Oh ! que je suis heureuse.

Elle sait pourtant qu'elle va mourir, qu'elle ne verra point le printemps, que dans un an, le long de la même promenade, ces mêmes gens qui passent devant elle viendront encore respirer l'air tiède de ce doux pays, avec leurs enfants un peu plus grands, avec le cœur toujours rempli d'espérance, de tendresse, de bonheur, tandis qu'au fond d'un cerceuil de chêne la pauvre chair qui lui reste encore aujourd'hui sera tombée en pourriture, laissant seulement ses os couchés dans la robe de soie qu'elle a choisie pour linéaire.

Elle ne sera plus. Toutes les choses de la vie continueront pour d'autres. Ce sera fini pour elle, fini pour toujours. Elle ne sera plus. Elle sourit et respire tant qu'elle peut, de ses poumons malades, les souffles parfumés des jardins.

Et elle songe.

Elle se souvient. On l'a mariée, voici quatre ans, avec un gentilhomme normand. C'était un fort garçon barbu, coloré, large d'épaules, d'esprit court et de joyeuse humeur.

On les unit pour des raisons de fortune qu'elle ne connut point. Elle aurait volontiers dit "non."

Elle fit "oui" d'un mouvement de tête, pour ne pas contrarier père et mère. Elle était parisienne, gaie, heureuse de vivre.

Son mari l'emmena en son château normand. C'était un vaste bâtiment de pierre entouré de grands arbres très vieux. Un haut massif de sapins arrêtait le regard en face. Sur la droite, une trouée donnait vue sur la plaine qui s'étalait, toute nue, jusqu'aux fermes lointaines. Un chemin de traverse passait devant la barrière et conduisait à la grand'route, éloignée de trois kilomètres.

Oh ! elle se rappelle tout : son arrivée, sa première journée en sa nouvelle demeure, et sa vie isolée ensuite.

Quand elle descendit de voiture, elle regarda le vieux bâtiment et déclara en riant :

— Ça n'est pas gai !

Son mari se mit à rire à son tour et répondit :

— Baste ! on s'y fait. Tu verras. Je ne m'y ennuie jamais, moi.

Elle s'occupa d'organiser son intérieur. Cela dura bien un mois. Les jours passaient, l'un après l'autre, en des occupations insignifiantes et cependant absorbantes. Elle apprenait la valeur et l'importance des petites choses de la vie. Elle sut qu'on peut s'intéresser au prix des œufs qui coûtent quelques centimes de plus ou de moins suivant les saisons.

C'était l'été. Elle allait au champ voir moissonner. La gaieté du soleil entretenait celle de son cœur.

L'automne vint. Son mari se mit à chasser. Il sortait le matin avec ses deux chiens : Médor et Mirza. Elle restait seule alors, sans s'attrister d'ailleurs de l'absence d'Henry. Elle l'aimait bien, pourtant, mais il ne lui manquait pas. Quand il entrait, les chiens surtout aboyaient sa tendresse. Elle les soignait chaque soir avec une affection de mère, les caressait sans fin, leur donnait mille petits noms charmants qu'elle n'eût point eu l'idée d'employer pour son mari.

Il lui racontait invariablement sa chasse. Il désignait les places où il avait rencontré les perdrix, s'élevait de Joseph Ledentu, ou bien, paraissait indigné du procédé de M. Lachapelier, du Havre, qui suivait sans cesse la lièvre de ses terres pour tirer le gibier levé par lui, Henry de Parville.

Elle répondait :

— Oui, vraiment, ce n'est pas bien, en pensant à autre chose.

L'hiver vint, l'hiver normand, froid et pluvieux. Les interminables averse tombaient sur les ardoises du grand toit anguleux, dressé comme une lame vers le ciel. Les chemins semblaient des fleuves de boue ; la campagne, une plaine de boue ; et on n'entendait aucun bruit que celui de l'eau tombant ; on ne voyait aucun mouvement que le vol tourbillonnant des corbeaux qui se déroulaient comme un nuage, s'abattaient dans un champ, puis repartaient.

Vers quatre heures, l'armée des bêtes sombres et volantes venait se percher dans les grands hêtres à gauche du château, en poussant des cris assourdissants. Pendant près d'une heure, ils volaient de cime en cime, semblaient se battre, croassaient, mettaient dans le brancard grésiller un mouvement noir.

Elle les regardait, chaque soir, le cœur serré, toute pénétrée par la lugubre mélancolie de la nuit tombant sur les terres désertes.

Ruis elle sonnait pour qu'on apportât la lampe ; et elle se rapprochait du feu. Elle brûlait des morceaux de bois sans parvenir à échauffer les pièces immenses envahies par l'humidité. Elle avait froid tout le jour, partout, au salon, aux repas, dans sa chambre. Elle avait froid jusqu'aux os, lui semblait-il. Son mari ne rentrait pas pour dîner, car il chassait sans cesse, ou bien s'occupait des semences, des labours, de toutes les choses de la campagne.

Il rentrait joyeux et crotté, se frottait les mains, déclarait :

— Quel fichu temps !

— On bien :

— C'est bon d'avoir du feu !

— On parfois il demandait :

— Qu'est-ce qu'on dit, aujourd'hui ? Est-on contente ?

Il était heureux, bien portant, sans désirs, ne rêvant pas autre chose que cette vie simple, saine et tranquille.

Vers décembre, quand les neiges arrivèrent, elle souffrit tellement de l'air glacé du château, du vieux château qui semblait s'être refroidi avec les siècles, comme font les humains avec les ans, qu'elle demanda, un soir, à son mari :

— Dis-moi, Henry, tu devrais bien faire mettre ici un calorifère ; cela sécherait les murs. Je t'assure que je ne peux pas me réchauffer du matin au soir.

Il demeura d'abord interdit à cette idée extravagante d'installer un calorifère en son manoir. Il lui eût semblé plus naturel de servir ses chiens dans la vaisselle plate. Puis il poussa, de toute la vigueur de sa poitrine, un rire énorme en répétant :

— Un calorifère ici ! Un calorifère ici ! Ah ! ah ! ah ! quelle bonne farce !

Elle insistait :

— Je t'assure qu'on gèle, mon ami ; tu ne t'en aperçois pas, parce que tu es toujours en mouvement, mais on gèle.

Il répondit en riant toujours :

— Baste ! on s'y fait, d'ailleurs, c'est excellent pour la santé. Tu ne l'en porteras que mieux. Non

ne sommes pas des Parisiens, sacrebleu ! pour vivre dans les tisons. Et voici le printemps tout à l'heure.

Vers le commencement de janvier, un grand malheur la frappa. Son père et sa mère moururent d'un accident de voiture. Elle vint à Paris pour les funérailles. Et le chagrin occupa seul son esprit pendant six mois environ.

La douceur des beaux jours finit par la réveiller, et elle se laissa vivre dans un alanguissement triste jusqu'à l'automne.

Quand revinrent les froids, elle envisagea, pour la première fois, le sombre avenir. Que fera-t-elle ? Rien. Quelle attente, quelle espérance pouvaient ranimer son cœur ? Aucune. Un médecin, consulté, avait déclaré qu'elle n'aurait jamais d'enfants.

Plus âpre, plus pénétrant encore que l'autre année, le froid la faisait continuellement souffrir. Elle tendait aux grandes flammes ses mains grelottantes. Le feu flamboyant lui brûlait le visage, mais des souffles glacés semblaient se glisser dans son dos, pénétrer entre la chair et les étoffes. Et elle frémissait de la tête aux pieds. Des courants d'air innombrables paraissaient installés dans les appartements, des courants d'air vivants, surnois, acharnés comme des ennemis. Elle les rencontrait à tout instant ; ils lui soufflaient sans cesse, tantôt sur le visage, tantôt sur les mains, tantôt sur le cou, leur haleine perfide et gelée.

Elle parla de nouveau d'un calorifère ; mais son mari l'écoula comme si elle lui eût demandé la lune. L'installation d'un appareil semblable à Parville lui paraissait aussi impossible que la découverte de la pierre philosophale.

Avant d'être à Rouen, un jour, pour affaires, il rapporta à sa femme une mignonne chauffe-pot de cuire qu'il appelait en riant un "calorifère portatif" ; et il jugeait que cela suffirait, désormais, à l'empêcher d'avoir jamais froid.

Vers la fin de décembre, elle comprit qu'elle ne pourrait vivre ainsi toujours, et elle demanda timidement, un soir, en disant :

— Dis-moi, mon ami, est-ce que nous n'irons point passer une semaine ou deux à Paris, avant le printemps ?

Il fut stupéfait :

— A Paris ? à Paris ? Mais pourquoi faire ? Ah ! mais non, par exemple ! On est trop bien ici, chez soi. Quelles folles d'idées tu as, par moments !

Elle balbutia :

— Cela nous distrairait un peu.

Il ne comprenait pas :

— Qu'est-ce qu'il te faut, pour te distraire ? Des théâtres, des soirées, des dîners en ville ? Tu savais pourtant bien, en venant ici, que tu ne devais pas t'attendre à des distractions de cette nature !

Elle vit un reproche dans ces paroles et dans le ton dont elles étaient dites. Elle se tut. Elle était timide et douce, sans révoltes et sans volonté.

En janvier, les froids revinrent avec violence. Puis la neige couvrait la terre.

Un soir, comme elle regardait le grand nuage tournoyant des corbeaux se déployer autour des arbres, elle se mit, malgré elle, à pleurer.

Son mari entra. Il demanda tout surpris :

— Qu'est-ce que tu as donc ?

Il était heureux, lui, tout à fait heureux, n'ayant jamais revu une autre vie, d'autres plaisirs. Il était né dans ce triste pays, il y avait grandi. Il s'y trouvait bien, chez lui, à son aise de corps et d'esprit.

Il ne comprenait pas qu'on pût désirer des événements, avoir soif de joies changeantes ; il ne comprenait point qu'il ne semble pas naturel, à certains êtres, de demeurer aux mêmes lieux pendant les quatre saisons. Il semblait ne pas savoir que le printemps, que l'été, que l'automne, que l'hiver ont, pour des multitudes de personnes, des plaisirs nouveaux en des contrées nouvelles.

Elle ne pouvait rien répondre et s'essuyait vivement les yeux. Elle balbutia enfin, éperdue :

— J'ai... je... je suis un peu triste... je m'ennuie un peu...

Mais une terreur la saisit d'avoir dit cela, et elle ajouta bien vite :

— Et puis... j'ai... j'ai un peu froid.

A cette parole il s'irrita :

— Ah ! oui... toujours ton idée de calorifère. Mais voyons, sacrebleu ! tu n'as seulement pas eu un rhume depuis que tu es ici.

La nuit vint. Elle monta dans sa chambre, car elle avait exigé une chambre séparée. Elle se coucha. Même en son lit, elle avait froid. Elle pensait :

— Ce sera ainsi toujours, toujours, jusqu'à la mort. Et elle songeait à son mari. Comment avait-il pu lui dire cela :

— Tu n'as seulement pas eu un rhume depuis que tu es ici.

Il fallait donc qu'elle fût malade, qu'elle toussât pour qu'il comprît qu'elle souffrait !

Et une indignation la saisit, une indignation exaspérée de faiblesse, de timidité.

Il fallait qu'elle toussât. Alors, il aurait pitié d'elle, sans doute. Eh bien ! elle tousserait ! Il l'entendrait tousser ; il faudrait appeler le médecin ; il verrait cela, son mari, il verrait !

Elle s'était levée nu-jambes, nu-pieds, et une idée enfantine la fit sourire :

— Je veux un calorifère, et je l'aurai. Je tousserai tant, qu'il faudra bien qu'il se décide à en installer un.

Elle s'assit presque nue, sur une chaise. Elle attendit une heure, deux heures. Elle grelottait, mais elle ne s'enrhumait pas. Alors, elle se décida à employer les grands moyens.

Elle sortit de sa chambre sans bruit, descendit l'escalier, ouvrit la porte du jardin.

La terre, couverte de neige, semblait morte. Elle avançait brusquement son pied nu et l'enfonça dans cette mousse légère et glacée. Une sensation de froid, douloureuse comme une blessure, lui monta jusqu'au cœur ; cependant, elle allongea l'autre jambe et se mit à descendre les marches lentement.

Puis elle s'avança à travers le gazon, se disant :

— J'irai jusqu'aux sapins.

Elle allait à petits pas, en haletant, suffoquée chaque fois qu'elle faisait pénétrer son pied nu dans la neige.

Elle toucha de la main le premier sapin, comme pour bien se convaincre elle-même qu'elle avait accompli jusqu'au bout son projet ; puis elle revint. Elle crut deux ou trois fois qu'elle allait tomber, tant elle se sentait engourdie et défaillante. Avant de rentrer toutefois, elle s'assit dans cette écume gelée, et même elle en ramassa pour se frotter la poitrine.

Puis elle rentra et se coucha. Il lui sembla, au bout d'une heure, qu'elle avait une fourmilière dans la gorge. D'autres fourmis lui couraient le long des membres. Elle dormit cependant.

Le lendemain elle toussait, et elle ne put se lever.

Elle eut une fluxion de poitrine. Elle délira, et, dans son délire, elle demandait un calorifère. Le médecin exigea qu'on en installât un. Henry céda, mais avec une répugnance irritée.

Elle ne put guérir. Les poumons, atteints profondément, donnaient des inquiétudes pour sa vie.

— Si elle reste ici, elle n'ira pas jusqu'aux froids, dit le médecin.

On l'envoya dans le Midi.

Elle vint à Cannes, connut le soleil, aimait la mer, respira l'air des oranges en fleurs.

Puis elle retourna dans le Nord, au printemps.

Mais elle vivait, maintenant, avec la peur de guérir avec la peur des longs hivers de Normandie ; et si tôt qu'elle allait mieux, elle ouvrait la nuit, sa fenêtre, en songeant aux doux rivages de la Méditerranée.

A présent, elle va mourir ; elle le sait. Elle est heureuse.

Elle déploie un journal qu'elle n'avait point ouvert, et lit ce titre :

— "La première neige à Paris."

Alors, elle frissonne, et puis sourit. Elle regarde là-bas l'Estrel qui devient rose sous le soleil couchant ; elle regarde le vaste ciel bleu la vaste mer bleue, si bleue, et se lève.

Et puis elle rentre, à pas lents, s'arrêtant seulement pour tousser, car elle est demeurée trop tard dehors, et elle a eu froid, un peu froid.

Elle trouve une lettre de son mari. Elle l'ouvre et lit :

— Ma chère amie,

— J'espère que tu vas bien et que tu ne regrettes pas trop notre beau pays. Nous avons, depuis quelques

ours, une bonne gelée qui annonce la neige. Moi, adore ce temps-là et tu comprends que je me garde bien d'allumer ton maudit calorifère...

Elle cesse de lire, toute heureuse à cette idée qu'elle l'a eu, son calorifère. Sa main droite, qui tient la lettre, retombe lentement sur ses genoux, tandis qu'elle porte à sa bouche sa main gauche comme pour calmer la toux opiniâtre qui lui déchire la poitrine.

GUY DE MAUPASSANT.

SPHINCTERIE

M. J.-G.-H. Bergeron, dans son discours à Toronto, a donné de nouveau la mesure de son aplatissement devant Albion.

Voici comment il termine son speech :

Je suis fier d'être sujet anglais, je le répète avec autant plus de ferveur que Lord Roberts vient d'ajouter un nouveau triomphe au drapeau anglais ; sujet anglais je suis né, sujet anglais je mourrai.

E. C.

SANS DÉLAI.—N'attendez pas à demain pour soigner votre rhume qui ne ferait que s'aggraver. Prenez de suite du BAUME RHUMAL et vous éviterez les complications

IMPRESSIONS

MM. les marchands, qui ont compris l'importance de l'annonce pour l'avancement des affaires, sont priés de nous confier les Cartes, Circulaires, Livrets d'annonces ou toute autre impression dont l'exécution parfaite est assurée par notre nouveau matériel d'imprimerie qui nous autorise à promettre satisfaction aux plus exigeants.

Nous sommes également en état de nous charger de ces ouvrages aux prix les plus raisonnables.

Nous sollicitons une commande d'essai.

"LES DEBATS"

71, RUE SAINT-LOUIS, MONTREAL

A lire, la semaine prochaine,

"Premier voyage, premier mensonge," œuvre posthume

D'ALPHONSE DAUDET

Librairie Française

1632, rue SAINTE-CATHERINE

JULES PONY, Directeur

A toujours à la disposition de sa clientèle le plus grand choix d'ouvrages littéraires de Paris.

Vient de recevoir, entre productions nouvelles,